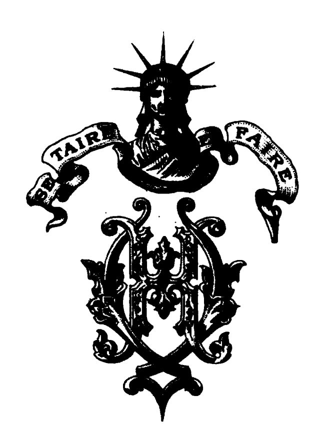

SE TAIRE
FAIRE



LES

SÉMITES A ILION

OU

LA VÉRITÉ SÛR LA GUERRE DE TROIE

PARIS, IMPRIMERIE DE JOUAUST ET FILS,
RUE SAINT-HONORÉ, 338.

LES

SÉMITES A ILION

OU

LA VÉRITÉ SUR LA GUERRE DE TROIE

PAR

LOUIS BENLŒW

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON

PARIS | LEIPZIG

67, rue Richelieu | 10. 11. Querstrasse

LIBRAIRIE A. FRANCK | A. FRANCK'SCHE VERLAGSHANDLUNG

Albert L. HEROLD, Successeur

Libraire de la Société de l'École impériale des Chartes et de la Société impériale des Antiquaires de France

1863

AVANT-PROPOS.

J'ai voulu dans les pages qui suivent poser de nouveau la question de la fameuse guerre ; je n'ai pu avoir la prétention de la résoudre. Le peu d'étendue de ce traité dit assez que je n'ai rien voulu faire de définitif, et que je n'ai pu m'arrêter à reproduire les opinions de tous mes devanciers. Je me suis borné à signaler une série de faits auxquels on a fait peu d'attention jusqu'à présent en France, à résumer les travaux les plus récents de l'Allemagne, à y ajouter mes vues, mes impressions personnelles. Depuis quelque temps, en effet, des études entreprises sur une vaste échelle ont fait mieux connaître l'Orient sémitique; des recherches originales et fines nous ont fait voir un peu plus clair dans le dédale des légendes antiques de la Grèce. J'ai pensé qu'en rapprochant les unes des autres, je pourrais répandre

des lumières nouvelles sur l'histoire du siége de Troie. Il m'a même semblé quelquefois qu'ainsi envisagée, cette histoire se présentait sous un jour inattendu, et qu'elle acquérait soudain une importance qu'on était loin de lui soupçonner. Je sens bien que je suis entré dans une voie qui n'est pas encore battue; mais, eussé-je fait fausse route, je me consolerais encore par l'espérance que ceux qui se seraient égarés à ma suite iront plus loin et trouveront mieux que moi.

Dijon, le 25 juillet 1863.

LES SÉMITES A ILION

OU

LA VÉRITÉ SUR LA GUERRE DE TROIE

I

Ce n'est pas sans raison que la critique a porté un jugement peu favorable sur les romans et les poëmes historiques. Les domaines de l'histoire et de la poésie, quoique contigus, n'en sont pas moins profondément distincts l'un de l'autre. Il n'arrive pas souvent que les événements contemporains ou les catastrophes d'un passé rapproché du moment présent excitent la verve d'un grand poëte; il est plus rare encore qu'aux prises avec les solides réalités de l'histoire, ce poëte puisse répandre sur son œuvre le charme qui n'appartient qu'à la seule fiction. Mais aussi l'historien cesse-t-il de marcher d'un pas ferme sur le sol mouvant et enchanté où les fils d'Apollon posent leur tente légère. Lorsqu'il réussit à y pénétrer, il n'y rencontre pas toujours la vérité; il est sûr d'y trouver la fin de ses illusions; le résultat qu'il s'était promis de ses recherches reste ordinairement bien au-dessous de son attente. Quels sont les faits, se demande-t-il, qui ont donné naissance aux épopées où se chantent le trépas tragique des Niebelungen, les exploits d'Arthur et de la Table Ronde, de Charlemagne et de ses douze preux, le long duel des

Kurus et des Pandus, l'exil de Rama, enfin la guerre de Troie et les pérégrinations d'Énée? Ces faits semblent ou ne pas exister ou n'être pas en rapport avec les créations grandioses qu'ils ont inspirées. On ne voudra pas admettre non plus qu'elles soient sorties spontanément du cerveau des anciens devins, comme Pallas s'élança tout armée de la tête de Jupiter. Donc, grand est l'embarras lorsqu'il nous faut déterminer le point précis où commence une époque littéraire, le premier germe d'une inspiration puissante et féconde. Mais, si l'embarras est grand, la curiosité est plus grande encore. Ajoutons qu'elle est bien légitime, lorsqu'il s'agit des circonstances auxquelles nous devons l'Iliade et l'Odyssée, c'est-à-dire des sources, auxquelles ont puisé, sans les tarir, vingt peuples divers et cent générations de poëtes; des sources qui conservent encore aujourd'hui un reste de fraîcheur et de jeunesse à notre poésie vieillissante. Certes, ce ne fut ni le hasard, ni même une cause futile ou fictive, qui donna l'idée à Homère et à ses nobles successeurs de célébrer sans se lasser

« Cette race d'Agamemnon, qui ne finit jamais ».

Mais comment la découvrir, cette cause, au milieu des ténèbres qui enveloppent la haute antiquité grecque? Au delà des premières Olympiades, il y a encore des traditions, il n'y a plus d'histoire. Heureusement pour nous, les poëtes grecs sont souvent plus véridiques que leurs historiens. Nous ne parlons pas ici des écrivains de l'époque classique, mais de cette foule de conteurs ineptes qui surgirent à la suite de l'expédition d'Alexandre. Les Romains les connaissaient et confondaient dans un mépris commun et leurs inventions et

Quicquid Græcia mendax
Audet in historia.

Homère ne ressemble nullement à ces faux romanciers. Il nous trace un tableau fidèle de la vie et des mœurs de l'âge héroïque. Avec lui nous pénétrons dans l'intérieur des familles et dans les conseils des rois; avec lui nous assistons à la guerre telle qu'on la faisait, aux fêtes telles qu'on les célébrait, au culte tel qu'il était en honneur. Il est vrai et sincère à la façon des grands artistes. Aussi nous apprend-t-il tout ce qui peut donner de l'intérêt et du charme aux récits des hauts faits d'autrefois. Ce qu'il ne nous apprend pas, la race jeune à laquelle il appartenait ne le prisait guère : ce sont les vraies dates et quelquefois les vrais noms, l'enchaînement et la vraie succession des événements, les vraies limites des peuples déterminées par leurs langues, la vraie géographie, et, en un mot, l'histoire telle que nous l'entendons aujourd'hui. Si nous voulons refaire l'histoire de cette époque éloignée, il faut nous servir d'abord des légendes et des mythes que nous trouvons dans des auteurs relativement récents. Mais il faut s'en servir avec précaution, en s'efforçant de dégager le fait de son enveloppe poétique. Ce sera la linguistique ensuite qui nous prêtera un puissant secours. Les mots sont des idées pétrifiées, semblables aux fossiles qui nous racontent l'histoire de races à jamais perdues. Ou bien on peut dire que la science des langues est pour l'archéologue ce que le télescope est pour l'astronome : il lui fait découvrir des points lumineux, des mondes nouveaux, là où l'œil nu n'aperçoit que le vide ou des nébuleuses confuses.

Les dieux d'Homère ne sont pas les personnages les moins importants de son épopée; nous dirons plus bas quel rôle il leur fait jouer dans la guerre et la conquête de Troie. Rappelons, en passant, que leur physionomie a singulièrement changé durant le voyage qui les a con-

duits depuis le pied du Paropamise jusqu'à la pointe méridionale du Péloponnèse. Dans les Védas, ces dieux ne sont encore que l'expression légèrement personnifiée des éléments, des phénomènes et des forces de la nature : le feu, l'air, le soleil, l'aurore, le ciel, les nuages. Au milieu de la race guerrière et un peu sensuelle des Ioniens, leurs traits se sont accentués davantage; ils ne sont plus que des hommes pour ainsi dire surhumains. Un pas de plus, ils seront descendus au rang de simples mortels; l'anthropomorphisme sera complet. Que pensez-vous que soit cette Hélène dont le rapt fut cause du sac d'Ilion? Une déesse! Elle avait son temple à Thérapné, à côté de celui d'Apollon; on célébrait en son honneur à Amyclées les Hélénies, en même temps que les Hyacinthies en l'honneur d'Apollon (1). Ἑλένη n'est qu'une forme archaïque de Σελήνη, la lune. On comprend, qu'elle ait été réunie dans un même culte avec Apollon, dieu du soleil et de la lumière. On comprend aussi que l'imagination des poëtes ait fait de la déesse qui rappelait le doux éclat de l'astre de la nuit la plus belle des femmes. On a pensé quelquefois que ses frères, les Dioscoures, étaient des héros mis plus tard au rang des Dieux. C'est le contraire qui est vrai. Les Grecs les appelaient aussi *cavaliers* (ἱππεῖς), exactement comme les Indous (le terme sanscrit est *açvinau*); mais ils ne se souvenaient plus du sens primitif attaché à ce mot. Les Dioscoures n'étaient à l'origine que l'étoile du soir et l'étoile du matin, l'une avant-coureur de la lune, l'autre du soleil. Un souvenir de cet antique idée religieuse vit encore dans la légende d'après laquelle Jupiter leur permet de descendre tour à tour de deux jours l'un aux

(1) Hérod., VI, 61.—Pindare., Schol. Olymp., III, 2.—Pausan., III, 14, 15, 19. Hesych. Helenia.

enfers, et de partager ainsi les jouissances de la vie. Cette légende se trouve déjà dans l'Odyssée (1). D'après l'auteur de l'Iliade, au contraire, ils sont morts tous les deux (2). C'est ainsi qu'Homère et ses contemporains avaient cessé de comprendre les symboles de leur religion. Nous savons par Hérodote (3) que dans l'Elide et l'Acarnanie on nourrissait des troupeaux consacrés à Hélios. Homère nous apprend (4) que dans l'Occident lointain, le *far west* du temps, c'est-à-dire dans la Trinacrie (Sicile), paissaient sept troupeaux de vaches de cinquante chacun. Aristote savait déjà que par ce mythe étaient désignés les trois cent cinquante jours de l'année lunaire. Ceux qui ont lu les Védas se rappellent les vaches rouges de l'*Ushas*, image un peu massive, sous laquelle une race de pâtres peignait l'apparition de l'aurore. J'aime bien mieux celle des aèdes ioniens, qui nous la montrent émergeant de la brume matinale, et étendant ses doigts de rose. On connaît le vers splendide qui revient si souvent :

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς.

Mais ce que l'on sait moins, c'est qu'on offrait anciennement des sacrifices de cheval à Hélios, dans un pays où la viande de cheval n'était certes pas un mets favori. Les prétendants d'Hélène, réunis dans la maison de Tyndarée, jurèrent de venger l'injure faite à Ménélas, et, pour donner plus de solennité à leur serment, ils sacrifièrent un cheval au dieu du soleil. On montrait dans la Laconie, encore du temps de Pausanias, l'endroit où le cheval avait été enterré (ἵππου μνῆμα) : autour du monu-

(1) XI, v. 298.
(2) III, v. 236-244.
(3) IX, 93.
(4) Odyss., XII, v. 237-241.

ment se trouvaient sept colonnes représentant les sept planètes (1). Voilà une notice qui nous transporte bien loin de la patrie d'Homère. Ce dernier nous raconte que Xanthos, le coursier d'Achille, prédisait la mort au héros thessalien (2). Mais ce sont là des traces bien fugitives d'un usage qui allait s'éteignant tous les jours. Il faut s'adresser aux Perses pour trouver des exemples bien frappants de chevaux prophètes. Le plus curieux que l'histoire nous ait transmis se rencontre dans le récit de l'élection de Darius. Il faut remonter jusqu'aux Indous, jusqu'au Ramayana (3), pour découvrir l'origine des sacrifices de cheval. Le cheval était chez eux le bien le plus précieux du guerrier; celui-ci se décidait néanmoins à s'en séparer quelquefois pour gagner à ce prix la faveur d'Indra. Mais il ne l'offrait que dans les circonstances les plus graves; et ce sacrifice, surchargé plus tard par les Bramines d'un cérémonial tellement compliqué qu'il était à peine exécutable pour un roi, a été toujours considéré par les Indous comme « le roi des sacrifices ».

Les antiques traditions de la guerre de Troie nous ont donc gardé le vague souvenir de traditions plus antiques encore; mais la comparaison des unes et des autres semble d'abord détruire les derniers éléments historiques de cette guerre fameuse, et nous ravit ainsi notre dernière espérance. M. Auguste Bœckh doute qu'Agamemnon et Clytemnestre aient jamais existé; il douterait de l'existence de Troie même, sans une notice de Strabon où il est dit que Sigée a été bâtie avec les débris de l'ancien Ilion. La chose lui paraît assez plau-

(1) Pausan., III, 20, 9.
(2) *Iliade*, XIX, vers la fin.
(3) Ramayana, I, 11, trad. de Schlegel.

sible, puisque tant d'endroits de la Syrie et de l'Égypte sont nés de la même manière. Il admet qu'une grande expédition a pu être dirigée contre une ville située sur les côtes de l'Asie-Mineure dans des temps préhistoriques, mais il pense que là doivent s'arrêter les affirmations de l'historien.

Nous croyons que M. Bœckh s'est montré trop incrédule. Il se serait moins avancé sans doute s'il avait tenu compte de quelques passages de Strabon et d'Hérodote dont on a profité depuis. Ces passages m'ont fait découvrir ce qui fait le principal objet de cette étude, la nationalité des Troyens. Nous savons qu'ils n'étaient pas Phrygiens, comme semblent l'avoir pensé les poëtes tragiques en les désignant souvent par ce nom. Pour Homère, les Phrygiens ne sont que les alliés des Troyens. Il nous fait connaître çà et là les noms de leurs chefs et rois (1). Nous savons par l'hymne à Aphrodite (2) que les deux peuples parlaient des langues différentes. Mais ce qu'il importe de constater en attendant mieux, c'est que par la chute de Troie la race qui l'avait habitée n'avait été nullement subjuguée, encore moins anéantie. Elle avait été forcée seulement de quitter les côtes de la mer et de se retirer à l'intérieur sur les hauteurs de l'Ida. C'est là que nous la trouvons établie pendant plusieurs siècles dans les villes de Dardania, de Skepsis, de Kebren et de Gergis (3). La ville qui la première des quatre pouvait être tombée entre les mains des Éoliens était Dardania, endroit plus ancien, aux yeux d'Homère, que la ville même de Troie. Il est certain que les Éoliens ont fondé avant la fin de la seconde moitié du huitième

(1) *Iliade*, II, v. 718; XIII, v. 792 : Dymas, Orthaios, Phalkès.
(2) V. 116.
(3) Strab., p. 565, 585, 592-596, 601-606.

siècle un nouvel Ilion, et sur la langue de terre Dardanis, un nouveau Dardanos. Ce ne fut que plus tard que les Cyméens conquirent Kebren. Skepsis, perché sur les sommets de l'Ida, leur résista bien plus longtemps. Cette petite ville était gouvernée par deux familles qui faisaient remonter leur origine à Hector et à Énée. D'autres familles prétendant descendre de ces deux héros troyens habitaient à Arisbé et à Gentinos, endroits situés sur l'Hellespont. Le propre fils d'Énée, Ascanios (nom qui rappelle l'Ashkenas de la Genèse), passait pour avoir fondé dans la plaine la nouvelle Skepsis, non loin de l'ancienne. Les Eoliens, maîtres enfin de l'une et de l'autre, laissèrent cependant, dans ces deux cités reconstituées, aux Hectorides et aux Énéades, le titre royal et quelques prérogatives (1). Les naturels perdirent leur indépendance : refoulés dans la campagne ou incorporés aux citoyens grecs, ils occupèrent un rang inférieur dans la société nouvelle. Vers 500, Gergis, sur le cours supérieur du Granicos, était le seul point où l'antique population troyenne conservât son autonomie (2). Mais à la fin du cinquième siècle Gergis est une ville grecque (3), et Ephore désigne toute la côte, depuis Abydos, au nord, jusqu'à Cyme, au sud, par le nom de l'Éolide (4).

Voilà déjà, ce nous semble, des faits bien curieux; mais ce qui leur donne une véritable importance, c'est la nature des noms propres que nous venons de citer. Des trois mots *Skepsis*, *Kebren*, *Gergis*, deux ont une origine manifestement sémitique. *Kebren* (pour Kebrêm?)

(1) Ephore, fragm. 29 ; Strab., p. 635.
(2) Hérod., V, 122 ; II, 108.
(3) Hellénic, I, 1, 18 ; III, 1, 10-15.
(4) Strab., p. 600.

rappelle l'adjectif *cabir* (long, grand), et le culte phénicien des dieux *cabirim* sur l'île de Samothrace, située à peu de distance de la côte. *Gergis* est le nom de plusieurs endroits appartenant à des pays où les Grecs n'ont guère pénétré, et ce nom nous vient très-probablement du chaldéen *gargushta*, argile, ou de l'arabe *girgisoun*, vase noire. Skepsis (Σκῆψις) est, selon toute apparence, une forme hellénisée d'un substantif, *shkaphit* ou *shkephit*, venant du verbe *shkaphat*, surplomber, *superimminere*. Ce verbe se dit souvent de montagnes qui s'avancent dans la plaine en la dominant, comme *shekeph* et *shekuphim* se disent de poutres formant le plafond d'une chambre ou d'un édifice. *Skepsis* tirait son nom de sa position. D'autres noms troyens se ramènent tout aussi facilement à des termes et à des racines sémitiques. *Dardanos* paraît être composé de *dar* (forme chaldaïque pour *dôr*), race, famille, et de *dan*, juge, maître, souverain (cp. *Adôn*, maître, gr. Ἄδωνις). *Dardanos* aurait donc en phénicien la même signification que le mot *Aryâs* en sanscrit. *Ilion* n'est autre chose que *elyôn* (עֶלְיוֹן), élevé, supérieur. La ville elle-même, il est vrai, était située dans la plaine, mais *elyoun* signifie en punique aussi *souverain*, *maître*, *Dieu*. *Ilium* était donc la ville divine, la capitale du pays (1). La colline au pied de laquelle Ilium s'étendait était couronnée d'une citadelle, qui s'appelait *Pergamos*, en éol. *Perrhamos*, c'est-à-dire *pch ramah*, mots dont le sens est : la bouche, la lèvre, c'est-à-dire le bord de la montagne (2). Nous trouvons des résultats pareillement satisfaisants en ana-

(1) Voyez dans le supplément la longue liste de villes sémitiques situées sur les côtes de l'Anatolie, surtout l'article *Adramyttium*.

(2) Peut-être vaut-il mieux voir dans la première partie de Perrhamos l'hébr *peah*, coin, bord, qui se dit d'un champ, d'un lit, etc., etc.

lysant les noms propres de personnes troyennes. *Pâris* rappelle l'hébr. *paras* (avec ז), chef, ou mieux encore *paritz*, homme violent et tyrannique. Ne dirait-on pas que les Grecs ont voulu traduire un terme étranger en désignant le ravisseur d'Hélène le plus souvent par le nom d'*Alexandros* (ἀλέξων ἄνδρας)? D'après Homère, Énée descendrait d'un frère d'*Ilos* ayant nom *Assarakos*. Il est aisé de reconnaître dans ce nom l'*Assur* de la Bible. Nous savons de plus qu'au treizième siècle les Assyriens ont envahi l'Asie-Mineure jusqu'au delà de l'Halys, et il est très-possible qu'ils ne se soient arrêtés qu'à la mer. Le fils d'Assarakos est *Capys*, nom qui n'a rien de grec, mais qui en hébreu nous présente la forme d'un adjectif venant du verbe *kaphas* (avec un ז), chald. *kaphez*, qui signifie : s'élancer en bondissant contre l'ennemi. *Priamos* paraît *pera' a'm*, prince du peuple. Dans les noms propres *Enée* et *Hector*, dont les descendants ont régné si longtemps sur les Teucriens de l'Ida, se cachent évidemment d'autres racines sémitiques. Quoique le nom d'Enée ait été assez familier aux Grecs, et qu'on le retrouve dans plusieurs îles et endroits de la Grèce, de la mer Égée et de la Méditerranée, Énée, pour nous, ne sera jamais autre chose qu'*a'nayah*, nom propre hébreu, signifiant *exaucé de Dieu* (du verbe עָנָה, répondre, exaucer). Le nom d'Hector a une forme tout à fait grecque, mais il a été fort peu commun chez les Hellènes. Je trouve bien un mathématicien *Hectorios*, et un roi de Chios qui, quelque temps après l'époque de la colonisation, porta le nom d'Hector; mais je ne crois pas me tromper en affirmant que nous avons ici comme dans *Skepsis* un exemple de plus de la facilité avec laquelle les Grecs imposaient à des mots étrangers, qu'ils ne comprenaient pas, le sens que les circonstances semblaient

leur prêter. Ἕκτωρ signifie *celui qui défend, qui repousse*. C'est ainsi que Jérusalem était pour eux la ville sacrée des Solymi (Ἱεροσόλυμα); que Koresh, le fondateur de l'empire des Perses (dont le nom signifie *soleil*), devint entre leurs mains Κῦρος, autorité, puissance. Ἕκτωρ est évidemment un mot composé dont la seconde partie renferme le nom du peuple : Τορ, et par métathèse Τρο, Τρω, probablement de *Tahor*, *Zahor*, pur, non mélangé (1). La première syllabe de *Hector* paraît être חֵיק, sein, c'est-à-dire refuge, asile. *Asile, refuge des Troyens*, n'était-ce pas un surnom digne de ce grand héros (2)? Cette étymologie est fortifiée par l'analogie du nom de l'infortunée reine d'Ilion : *Hécabé*, c'est-à-dire חֵיק אָב, sein de l'aïeul, ou mieux חֵיק אֵב, sein des germes. Essayons d'analyser en dernier lieu les noms propres d'*Anchise* et de *Sarpédon*. Dans la seconde partie d'Ἀγχίσης je crois reconnaître l'hébr. עָזַז, fort, et dans la première la rac. עָנָה, exaucer, qui nous a déjà donné la clef du nom d'Αἰνείας (3). C'est ainsi que les Hébreux avaient un nom propre *a'nat*, dont le sens est *action d'exaucer*. Le pluriel *a'natot* désignait la ville natale de Jérémie, située dans la tribu de Benjamin. D'*a'natot* vient un autre nom propre *a'ntotiyah*. Anchise signifie par conséquent : *fort par la faveur, la protection de Dieu*. — Le roi des Lyciens, Sarpédon, paraît aussi avoir

(1) Il ne faut pas essayer d'identifier *Tahor* et *Zor*, c'est-à-dire Troie et Tyr. Outre que *Zor* signifie *rocher*, *forteresse*, il faut se souvenir que la ville de Tyr ne fut fondée que vers 1200. Aussi Homère, qui parle si souvent de Sidon, n'en fait-il nulle part mention.

(2) Au mot חֵיק on pourrait être tenté de substituer חוֹחַ, croc, crochet, ou חַכָּה, hameçon, comme qui dirait : l'épée, la lame de Troie. Mais חֵיק paraît préférable, à cause de l'étymologie du nom d'Hécube.

(3) La consonnance γχ dans Ἀγχίσης s'explique par le son de l'*ayin*. C'est ainsi que la forteresse עַזָּה est le Gaza des Grecs et des Romains.

un nom d'origine sémitique. Les Lyciens, d'ailleurs, ou ont été Sémites, ou se sont croisés de bonne heure avec des colons venus de la Phénicie et de la Cilicie. Suivant Hérodote (I, 173), Sarpédon est un frère de Minos, roi de Crète, dont la nationalité phénicienne paraît aujourd'hui indubitable. Il y avait dans la Cilicie, toute habitée de Sémites, un promontoire *Sarpédon*. Ce nom est évidemment identique à celui de la ville phénicienne de *Sarepta*, héb. *Zarphatah*, que Gésénius traduit : *fonderie, haut fourneau* (du verbe *zaraph*).

Les résultats de nos recherches linguistiques, augmentés de ceux que l'on trouvera dans notre appendice, s'ils laissent encore à désirer dans les détails, méritent peut-être quelque attention à cause de leur nombre et de la facilité même avec laquelle ils ont été obtenus. Voici maintenant d'autres renseignements qui donnent un plus haut degré de vraisemblance à la nationalité sémitique des Troyens. Les populations sises sur l'Hellespont et sur l'Ida vénéraient une déesse de la génération, appelée *Ma*, la *Magna Mater* des Romains. Sur les côtes occidentales et méridionales de la Troade, à Thymbra, sur le Simoïs, à Chryse, à Killa, dans les environs d'Adramyttion (1), et sur Ténédos, régnait le culte du dieu du soleil (2). On l'invoquait sous le nom de Sminthée, et on nous dit que dans la langue du pays ce mot signifie *destructeur de souris* (3). Plus tard, dans le nouvel Ilion fondé par les Éoliens, on célébrait en l'honneur d'Apollon la fête des Sminthées. Vers le sud, sur les

(1) Voyez les étymologies de tous ces noms dans l'Appendice.

(2) Srtabon, p. 604, 605, 612.

(3) Il paraît que les côtes de l'Anatolie étaient infestées de myriades de ces rongeurs. Le poëme héroï-comique de la *Batrachomyomachie* pourrait bien tirer en partie son origine de cette circonstance.

côtes de la Mysie, dans le voisinage de Myrine et de Cyme, on adorait une déesse des combats qu'on envisageait comme vierge. Les Grecs ne manquèrent pas de comparer ces cultes à ceux qu'ils pratiquaient eux-mêmes. Ils leur donnèrent les mêmes noms, et, quand ils n'en trouvaient pas les analogues dans leur patrie, ils en faisaient leur profit en les adoptant. — Ces observations préliminaires nous font comprendre pourquoi les Grecs considéraient Apollon comme une des divinités tutélaires de Troie. C'était le divin archer, le Sminthée de Chrysé et de Thymbra, qui devait défendre Troie et protéger ses héros. Il était soutenu dans cette tâche par Artemis et Enyo, car nous savons que les Amazones, les prêtresses armées d'une divinité guerrière semblable à celle que nous venons de nommer, ne sont pas étrangères à l'Iliade. Mais la protectrice née, la protectrice la plus puissante de Troie, était Aphrodite, déesse de la volupté, dont le culte, connu sous celui d'Ashéra ou Astarté, avait été introduit depuis longtemps par les Phéniciens sur les îles et les côtes de la Grèce. Il faut être en garde contre l'étymologie ingénieuse donnée du nom d'Aphrodite par les mythographes grecs, tout en goûtant la ravissante légende à laquelle cette étymologie paraît avoir donné naissance. Non, Aphrodite n'est pas la divinité dont les membres splendides sortirent un jour de l'écume de la mer, pas plus qu'*Héraclès* n'est le persécuté de Junon. Tous ces dieux sont des dieux de l'Olympe sémitique. Les détails de leur culte le prouvent, les grammaires et le lexique viennent fortifier cette preuve. *Perash* veut dire en arabe aussi bien *couche* qu'*épouse*. De la racine *paras* (avec ו), ou *parad*, étendre, se forme, avec le suffixe bien connu du féminin *it*, un mot, *phrosit* ou *phrodit*, qui, avec l'*α* prosthétique, fait

aphrodit, la femme qui se donne, qui se livre (1). La déesse au service de laquelle se consacraient les milliers d'hiérodules de Corinthe était la déesse adorée avec fureur par les populations de l'Ida. C'est pour cela que Jupiter fait céder Junon sur les sommets de cette montagne à ses désirs amoureux; c'est là que Vénus s'est livrée à Anchise. C'est Vénus qui orne d'une beauté surhumaine les fils de Dardanos, Ganymède et Pâris; c'est elle qui défend les murs de Troie de toutes les énergies de son âme. La poésie posthomérique place dans son plein jour le contraste que formait avec les cultes des Teucriens la religion plus modeste des Grecs. Elle développe outre mesure le mythe des Amazones; elle crée sur le modèle des prophétesses du pays (des sibylles de Gergis) le type magnifique de Cassandre; enfin elle emprunte à Ashéra, à l'Astarté de Chypre, sa grenade, et elle en fait la pomme de discorde qui allume l'incendie de Troie (2).

La religion et les cultes paraissent donc d'accord avec la linguistique pour faire des Troyens une population sémitique. Ce n'est encore qu'une extrême vraisemblance; essayons de l'élever à la certitude. J'ai nommé la ville de Gergis comme celle où les anciens habitants de la Troade ont su conserver le plus longtemps leur indépendance. Or il y avait en dehors de l'endroit situé sur l'Ida deux petites bourgades portant le même nom, transformé en diminutif (Gergithion); l'une se trouvait près de Lampsaque, et l'autre aux portes de Cyme. Ce nom devait être bien répandu sur les

(1) En mettant le mot dans le status *emphaticus* bien connu de la déclinaison araméenne, on trouve la forme *afrodita*, qui répond littéralement au mot grec. Voyez Ernst Meier, *Die Bildung und Bedeutung des Plural*, p. 66.

(2) Duncker, *Histoire des Grecs*, I, 179, 308-309.

côtes de l'Asie-Mineure, puisque, dans les luttes sanglantes qui déchiraient pendant une série de générations la cité de Milet, la faction des optimates (ἡ πλουτίς) affublait la populace tumultueuse, qu'elle eut de la peine à comprimer, du double sobriquet de boxeurs (χειρομάχα) et de *Gergésiens*. Par cette épithète insultante, la classe privilégiée assimilait évidemment les citoyens pauvres aux indigènes vaincus et réduits au servage; leur situation précaire et l'oppression commune semblent les avoir de bonne heure rapprochés les uns des autres (1). A Ephèse, les indigènes avaient réussi, même après la conquête, à se faire une place dans la cité reconstituée. Au lieu des quatre tribus, qui forment partout la grande communauté ionienne, nous en trouvons cinq dans cette ville. La cinquième s'appelait οἱ Βέννιοι. Ils étaient adorateurs de la déesse lydienne, dans laquelle les Grecs crurent reconnaître quelques attributs de leur Artémis. Je crois que Βέννιος est un nom appellatif, qu'il est identique au בָּנִים hébreu, au *beni* arabe. Les Grecs, entendant leurs anciens adversaires s'appeler constamment d'un nom commençant par *beni*, négligèrent le véritable nom propre, qui pourrait bien avoir été *Girgash* ou *Girgis* (2).

Mais outre les trois Gergis de l'Asie-Mineure nous en trouvons deux autres : l'une située non loin du lac Triton, près de la petite Syrte ; l'autre en pleine Palestine, sur les bords du lac Génézareth. Leur nom (terre argileuse, vaseuse) s'explique par la situation même de ces villes. La Genèse cite deux fois *Gergosi* parmi les fils de Canaan (3). Dans le livre de Josué (4) nous lisons

(1) Plut., *Quæst. gr.*, 32.
(2) Ephore, fragm. 31. — Athénée, VIII, p. 361.
(3) Gen., I, 10, 16; 15, 21.
(4) Josué, 24; 11.

que Dieu a livré les Gergésiens entre les mains d'Israel. Est-ce à dire qu'ils ont été exterminés à l'époque de la conquête, ou ont-ils été simplement expulsés du territoire qu'ils occupaient? Toujours est-il qu'il n'en est pas fait mention ultérieurement dans la Bible, si nous exceptons un passage de saint Matthieu (1), où nous rencontrons de nouveau des Gergésiens (Γέργεσηνοί). Mais c'est une leçon des plus suspectes due à la main d'Origène. Il est probable qu'il faut lire Γερασηνοί, habitants de Gérasa.

Des trois Gergis qui nous intéressent, laquelle est la métropole des autres? Ce ne peut être celle de la Troade. — Conduire des Sémites dans la Palestine, leur ancienne patrie, ce serait, comme on disait en Grèce, porter des chouettes à Athènes. Ce qui semble prouver que les Gergésiens ne sont pas aborigènes dans l'Asie-Mineure, c'est le nom de leur ville principale; la grande Gergis était située sur une hauteur. Encore moins peut-on envisager comme métropole la petite ville non loin du lac Triton, qui n'a jamais fait grand bruit. Ce seront les *Girgashim* du lac Génézareth qui auront colonisé l'Hellespont et l'Ida, après avoir échappé au glaive des Israélites. En effet, d'après les calculs les plus récents, c'est vers 1320, sous le règne du Pharaon Menephtha, que Moïse aurait quitté l'Egypte et pénétré dans la Palestine, à la tête d'un peuple à la recherche d'une nouvelle et meilleure patrie (2). Les petites tribus cananéennes furent en grande partie ou rejetées vers le désert ou refoulées vers la côte. Acculée contre le rivage de la Méditerranée, une foule toujours croissante, sentant le sol manquer sous ses pieds, émigra en masse, apparem-

(1) S. Matthieu, 8, 28.
(2) D'après M. Movers, cet événement serait arrivé vers 1400.

ment avec l'aide et sous la direction des Phéniciens. C'est l'époque mémorable où ces derniers, de commerçants qu'ils étaient (car ce n'est pas pour rien que *canani* veut dire *marchand*), devinrent des navigateurs hardis et redoutables. Ils semèrent leurs colonies sur toutes les côtes et toutes les îles de la mer Egée. Ils se mirent à longer le bord méridional de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule, qu'ils ne paraissent cependant avoir atteintes que vers l'an 1100. Le gros de la postérité de Gergosi aurait donc eu en partage la Troade, l'Hellespont, les Dardanelles, qui ont conservé jusqu'à ce jour leur nom sémitique. Là ils semblent avoir prospéré rapidement. Ils avaient devant eux les stations phéniciennes de Thasos, de Samothrace, de Lemnos. C'étaient autant d'étapes qui les mettaient en relation directe avec leurs compatriotes de Crète, de Rhodes, de Chypre, et en dernier lieu avec la métropole. Derrière eux s'étendait en les couvrant le royaume de Lydie, habité par une race parlant un idiome congénère, royaume peu soucieux de lointaines entreprises, et heureux d'avoir trouvé pour ses côtes une garde contre les pirates grecs. On comprend ainsi comment, au bout de cinq ou six générations, les Gergésiens étaient une des colonies phéniciennes les plus puissantes de ces parages; comment ils pouvaient arrêter l'élan de la navigation grecque, et attirer finalement sur leur pays cette guerre désastreuse qui mit fin à leur indépendance. Ce qui donne un dernier degré de probabilité à la présomption que les Troyens étaient une colonie des Phéniciens, c'est qu'Homère fait aller Paris, lorsqu'il a enlevé Hélène, à Sidon, avant de s'en retourner à Troie (1).

(1) Iliad., III, 515; VI, 291.

S'il paraît prouvé désormais que les Gergis de la Troade sont des colonies phéniciennes, il ne sera pas difficile de démontrer que la Gergis de la petite Syrte est une colonie troyenne. M. Charles Tissot, consul de France à Yassy, qui vient de soutenir brillamment devant la faculté des lettres de Dijon deux thèses remarquables, s'efforce d'établir dans l'une d'elles (*De lacu Tritonide*) que la Gergis africaine fut fondée par les Cananéens au plus tard au XV[e] siècle avant notre ère. Dans cette évaluation, M. Tissot part des anciennes données chronologiques, d'après lesquelles Moïse aurait vécu entre 1600 et 1500. C'est un des points, peu nombreux du reste, de ce beau travail, sur lesquels je ne puis partager l'avis de son savant auteur. Les Cananéens expulsés allèrent s'établir sur les îles les plus proches de leur ancienne patrie, et dans les parages où ils trouvaient le moins de résistance. Ils avancèrent d'abord pas à pas, et ce n'est pas d'un seul trait qu'ils auraient franchi la grande distance qui séparait Sidon de Gergis. Je suis disposé à croire que la Gergis de la petite Syrte fut fondée à peu près à la même époque que Cumes dans la Campanie. Que l'on songe aux rapports souvent hostiles, mais toujours suivis et intimes, qui existèrent entre la Cyme et la Gergis de la Troade (et nous parlons ici surtout de la Gergis ou du Gergithion, situés aux portes mêmes de Cyme) ; à la sibylle de Gergis, qui devint plus tard la sibylle des Cyméens de l'Éolide, et enfin des Cyméens italiotes; qu'on n'oublie pas que c'est en suivant les traces des Phéniciens que les Grecs parcoururent à leur tour les côtes de la Méditerranée : et l'on arrivera à la conclusion suivante. Vers l'an 850, la puissance maritime des Phéniciens, qui avait cessé d'être redoutable aux Grecs sur leurs propres côtes et dans leur propre mer (si l'on peut

appeler ainsi l'Égée), prit des forces nouvelles dans l'ouest lointain par la fondation de Carthage, « la cité nouvelle ». Les Gergésiens, serrés de près et foulés par les Éoliens de Cyme, devaient chercher à s'établir à leur tour sur les côtes septentrionales du continent, où leur race trouvait tant d'éléments homogènes. C'est à la même époque que ces Éoliens, avec l'esprit d'aventure qui les a toujours caractérisés, se portèrent en avant dans la Méditerranée, et fondèrent presque en face de Gergis, et à la même distance de la mère patrie, la ville de Cumes dans la Campanie.

II

J'ai établi le caractère sémitique de la population troyenne ; il me reste à indiquer le degré d'utilité que la découverte de ce fait peut avoir pour l'avancement de l'étude de la haute antiquité grecque, et de signaler en dernier lieu les aspects nouveaux sous lesquels, même en dehors de l'intervention du génie cananéen, des recherches récentes font envisager la poésie homérique.

Les Grecs sont plus anciens que la Grèce. Je veux dire que leurs plus anciennes légendes n'ont pas pris naissance sur le sol hellénique. Leur Ἰάπετος, le Dyapati de la mythologie indoue, nous ramène au Paropamise ; leur Prométhée, qu'on y voie un dieu du feu ou le préparateur du *Soma*, paraît inséparable du Caucase. *Deucalion* lui-même est un ancien dieu, envisagé par les anciens Indous comme un génie malfaisant. Son nom complet était *Deva Kali Yavana* (le dieu de la discorde des *Yavanas*), et dans le Harivança il figure comme contemporain du grand déluge (*pralaya*). La langue, les traditions, les croyances des Grecs, se rapprochent telle-

ment de celles des Indous, que la séparation ne paraît avoir eu lieu qu'à une époque relativement récente; puis le chemin est long de l'Hindu-Khu au Péloponèse; et si les évaluations de la science ne font pas remonter au delà de 1350 l'occupation des bords du Gange par les Aryâs, celle de la Grèce par les Yavanas ne saurait être plus ancienne à nos yeux. Les Grecs ont toujours été considérés comme une race extrêmement jeune par les peuples antiques de l'Égypte et de l'Asie. « Vous êtes toujours des enfants, fait dire Platon aux prêtres de Saïs; vous n'avez aucune notion de l'antiquité, aucune vieille croyance, aucune science que le temps ait blanchie (1). » Les Grecs avaient donc à peine commencé à se répandre dans leur nouvelle patrie lorsque les Phéniciens y arrivèrent à leur tour. Peut-être même ces derniers les avaient-ils prévenus dans plus d'un endroit situé sur les bords de la mer. Ils s'étaient implantés dans la Crête, à Cythère, à Mélos, à Théra, à Oliaros, à Thasos. Ils avaient établi dans ces îles des stations pour leurs vaisseaux; ils y exploitaient les mines, ils y recueillaient les mollusques purpurifères. Bientôt ils fondèrent une série de colonies le long de la côte orientale de la Grèce, en choisissant de préférence les meilleurs ports, les petits îlots commandant l'approche de la terre ferme. Nous les rencontrons dans les baies de Cenchrées et de Pagase, dans le golfe Saronique, dans le détroit d'Eubée, sur l'île de Minoa. La Béotie les attire par sa fertilité; ils y pénètrent, et ils y fondent la ville et la citadelle *cadméennes*, probablement le seul point qu'ils aient possédé à l'intérieur du pays. Encore à la fin du X[e] siècle, les meilleures armes et ustensiles, les vêtements les plus précieux, sont, au dire d'Homère,

(1) Timée, 22 B.

l'œuvre des artisans habiles de Sidon. Les acropoles d'Argos et de Tiryns, les monuments de Mycène et d'Orchomenos, les canaux qui mettaient cette dernière ville et le lac Copaïs en rapport direct avec la mer, sont des créations auxquelles le génie phénicien n'est certainement pas resté étranger. Depuis Scotussa et Iolcos en Thessalie jusqu'à l'île de Cythère, on découvre partout la trace d'anciens cultes sémitiques. A Iolcos et à Orchomenos on adorait Jupiter Λαφύστιος, le dieu qui engloutit, qui dévore, le Moloch des Cananéens; à Thèbes et à Acrocorinthe, c'était Ashéra-Astarté; sur l'isthme, c'était Melkart-Héraclès, qui recevaient des honneurs divins. Dans l'Attique et à Mégare erraient des bandes d'hiérodules, dont l'imagination des poëtes fit plus tard l'armée formidable des Amazones (1).

Les Grecs ne paraissent pas avoir repoussé d'abord les colons phéniciens; tout au contraire, comme il y avait encore de la place pour tout le monde, ils accueillirent avec empressement des étrangers qui venaient pour le trafic, et non pour la conquête; qui leur enseignaient tous les arts nécessaires à la vie, toutes les industries, tous les talents qui servent à l'embellir; qui apportaient avec tous les objets de luxe dont leurs vaisseaux étaient chargés les lettres (τὰ φοινικήϊα) et la civilisation. On ne peut dire au juste combien de temps dura cette hégémonie des Phéniciens, qui ne fut sensible aux Grecs que sur mer. Ce sera sans doute peu de temps avant la guerre de Troie que Thésée aura affranchi ses compatriotes de l'odieux tribut qu'ils payaient au Minos de la légende, mais qu'ils livraient probablement aux Phéniciens de Minoa. Minos est le symbole de la domination de ce peuple entrepre-

(1) Duncker, *ibid.*, p. 207, 208. Movers, *passim*.

nant (1). De toutes les îles de la mer Égée, c'est la Crète où les Phéniciens ont été le plus longtemps prépondérants, où ils se sont le plus longtemps défendus; c'était sans doute l'un des deux foyers d'où ils rayonnaient dans toutes les directions de l'Archipélage. Le second, selon nous, était la Troade. C'est de Thasos que la légende fait venir Cadmus, l'homme de l'Est; c'est d'Ilion que vint Paris, le ravisseur d'Hélène. C'est tout près d'Ilion que sont situées toutes les îles où nous avons rencontré des colonies et des cultes sémitiques : Thasos, Lemnos, Lesbos, Samothrace, Imbros, Ténédos, dont le nom rappelle la déesse *Tanith* (la Neith de Saïs?). Les approches de l'Hellespont se trouvaient ainsi hérissées d'une foule de stations et de citadelles phéniciennes, qui barraient le passage aux Grecs, dont la population augmentait rapidement et cherchait à se répandre au dehors. Orchoménos et Iolcos, Argos et Mycène, Athènes même, étaient devenues, au contact des Sémites, des cités riches et florissantes. Elles absorbèrent rapidement, quand elles ne les chassèrent pas, les faibles colonies des Phéniciens. Ce qui se passa plus tard à Rhodes (2) fait croire que les colons étrangers se replièrent sur la Crète, ou sur les îles et côtes de l'Asie-Mineure. A leur tour, les Grecs entreprirent des courses sur l'Égée. Effrayés par la mer ouverte, ils longèrent d'abord les îles; ils essayèrent de forcer les Dardanelles et de gagner le Pont-Euxin, où semblait les rappeler le vague souvenir de leur migration primitive, et où ils fondèrent plus tard tant de puissantes colonies. L'expédition des Argonautes, préparée par les

(1) Duncker, p. 97.

(2) Phalanthe, roi d'Ialysos et dernier chef phénicien sur l'île de Rhodes, obtint des Doriens une capitulation honorable, et monta avec les siens sur les vaisseaux qui l'attendaient. Athénée, XIII, p. 360.

Minyens d'Iolcos et d'Orchoménos, auxquels se joignirent des héros venus de tous les cantons de la Grèce, paraît avoir été une première tentative d'étendre l'action et l'influence de la marine hellénique. Les Argonautes allèrent à la recherche de la toison d'or de Phrixos. C'est l'or de la Colchide et ses pelleteries que les aventuriers auraient eus en vue, au dire de quelques historiens; M. Bœckh pense qu'il s'agissait pour eux réellement de rapporter un talisman, un palladium auquel la fortune d'une dynastie royale semblait attachée. Nous voyons, beaucoup plus tard, Égine et Épidaure se faire sérieusement la guerre pour un motif semblable. Quoi qu'il en soit du but de cette course et des récits fabuleux auxquels elle donna lieu, nous croyons y découvrir deux points qui peuvent servir d'appui aux recherches historiques : l'île de Lemnos d'abord, où la légende fait à peu près invariablement aborder les héros ; puis ces rochers mobiles, et qui semblaient vouloir se rejoindre (αἱ Συμπληγάδες), par lesquels la tradition veut certainement désigner les Dardanelles. En effet, pour ces jeunes générations, l'Hellespont était, au nord-est, la fin du monde, comme la Scylla et la Charybde du *Fretum Siculum* paraissaient l'être à l'ouest. Le récit où la Colchide est indiquée nommément comme terme du voyage de l'Argo date seulement d'Eumélos de Corinthe, poëte cyclique du VIII[e] siècle.

Était-ce le succès de cette aventure qui transporta l'imagination des Grecs et fit naître, cinquante ou soixante ans plus tard, la guerre de Troie? N'étaient-ce pas plutôt les représailles qu'ils s'étaient attirées, comme le ferait croire la légende du rapt d'Hélène? Etait-ce le désir de rétablir la paix par une entreprise faite en commun entre les différents cantons de la Grèce, qui venaient de s'é-

puiser dans une lutte fratricide contre la ville de Thèbes? L'existence de Thèbes, du temps d'Homère, n'est attestée que par ses ruines : le poëte la désigne constamment par les mots : ὑπὸ Θηϐαῖν. Il paraît certain que les Grecs, après s'être affranchis de l'hégémonie des Phéniciens de la Crète, voulurent en finir avec celle que s'arrogeaient ceux de l'Asie Mineure. Les Pélopides, qui régnaient à Mycène, et dont la puissance s'étendait en réalité sur la presqu'île entière, donnèrent le branle. Bientôt ils entraînèrent toutes les populations grecques, depuis l'Ithaque lointaine jusqu'au golfe de Pagase et la pointe de l'Attique, depuis la Crète jusqu'au pied du Pinde. Hésiode dit, dans un fragment (n° 222), que Jupiter accorda la richesse aux Atrides, la force aux Éacides, la sagesse aux Amythaonides, désignant ainsi Agamemnon, Achille et Nestor, comme les personnages qui jouèrent le rôle le plus considérable dans la guerre célèbre. Il est vrai que les descendants de Nélée régnèrent aussi à Athènes, ville sur laquelle rejaillit une partie de la gloire de leurs ancêtres. Mais les Athéniens étaient encore représentés par Ajax, roi de Salamine, l'ancienne *Salama* des Phéniciens, « la ville de la paix ». Les familles des Eurysacides et des Philaïdes (on sait que Miltiade figurait parmi ces derniers) considéraient Ajax comme leur aïeul, et la petite communauté de Salamine faisait frapper des monnaies où l'on voyait le large bouclier du héros. C'est ainsi que les Argiens comptaient parmi les leurs, en dehors des chefs de l'expédition, Diomède, favori d'Athéné, et destiné, d'après Arctinos, à amener la chute de Troie, en enlevant la statue de la déesse de son propre temple.

Le siége et la prise de Troie n'ont rien qui doive nous étonner. Que l'on se rappelle les prodiges de bravoure

que firent les Normands au moyen âge, leurs courses aventureuses ; que l'on veuille se souvenir que leurs navires remontèrent tous les fleuves de la France et faisaient trembler Paris ; que cinquante de leurs guerriers soumirent le royaume de Naples ; que ce furent eux, en définitive, qui conquirent l'Angleterre. Pourquoi les Grecs, dont la population avait tellement augmenté qu'une cinquantaine d'années plus tard ils purent coloniser toutes les îles de l'Égée et toute la côte de l'Anatolie, n'auraient-ils pas pu, surtout réunis en force, s'emparer d'une ville située sur le bord du Scamandre? Trop de noms se rattachent à cet événement, trop de souvenirs précis se sont perpétués dans la mémoire des générations suivantes, pour qu'il soit permis de reléguer la fameuse guerre dans le domaine de la fable. La querelle d'Achille et d'Agamemnon, qui entre les mains du poëte devint le pivot de son épopée grandiose, et qui était peut-être pendant bien longtemps la difficulté principale au succès de l'entreprise, pourrait bien avoir sa raison dans des dissensions intervenues entre les hommes d'Argos et les guerriers thessaliens. Le cheval de bois à l'aide duquel les Grecs se seraient introduits dans la ville n'est qu'une vieille métaphore qui désigne le coursier de la mer, le vaisseau. C'est aux attaques d'une flotte qu'Ilion avait succombé (1).

Les Grecs avaient voulu faire un exemple ; ils y avaient réussi. Les Phéniciens cessèrent de les molester. Dans l'Iliade et l'Odyssée, les anciens dominateurs des mers n'apparaissent plus que comme des marchands paisibles.

Nous pourrions nous arrêter ici, mais il nous reste à expliquer l'origine même de la poésie homérique. Ce

(1) Duncker, p. 217.

n'est pas au milieu des batailles livrées sous les murs de Troie qu'elle a dû prendre naissance. L'épopée, plus que tous les autres genres, est fille du souvenir; plus que tous les autres, elle se nourrit de traditions tendrement, religieusement conservées. Les événements qu'elle raconte, elle aime à les voir comme dans une perspective lointaine, et comme entourés d'une auréole de gloire. Bien entendu, il faut que le présent apparaisse au chantre inspiré comme une continuation de ce noble passé. Quel intérêt y aurait-il sans cela pour lui à le célébrer et à le faire connaître à ceux qui l'écoutent?

Ce qui prouve non pas seulement la réalité, mais encore la grande importance de la guerre de Troie, c'est la forte secousse qu'elle imprima à la Grèce entière. L'absence prolongée et la mort de tant d'illustres chefs, la perte de l'élite de la jeunesse, désorganisèrent vite de petits États dont la constitution ne reposait pas sur des bases bien solides. Les races les plus entreprenantes profitèrent du trouble général : les Thessaliens établis dans l'Epire occupèrent la vallée du Pénée, les Arnéens écrasèrent les anciens habitants de la Béotie; les Doriens enfin, conduits par les descendants d'Hercule, et unis à une partie des Étoliens, passèrent à Naupactos le golfe de Corinthe, et s'emparèrent du Péloponèse, à la seule exception de l'Arcadie. La majorité des anciens habitants de ces pays se soumit aux vainqueurs; mais les plus hardis d'entre les premiers et les plus impatients du joug étranger émigrèrent et se jetèrent dans le canton hospitalier de l'Attique. C'est renforcés par les fugitifs du Nord : Lapithes, Pélagiotes, Minyens, Cadméens, et par ceux du Midi : Pyliens et Egialiens, que ceux d'Athènes purent repousser l'invasion des Arnéens et l'attaque beaucoup plus dangereuse des Doriens. Mais le

sol de l'Attique ne suffisait plus désormais à ses habitants anciens et nouveaux. Un grand nombre des uns et des autres s'embarquèrent et colonisèrent sérieusement les îles de l'Égée, puis la côte de l'Asie Mineure. Parmi ces colonies nous distinguons la fédération des douze républiques ioniennes, dont les principales étaient Milet et Ephèse, fondées par des Nélides, dynastie pylienne, qui en dernier lieu était venue s'établir à Athènes. Le souvenir de Nestor et de Codros était vivace dans ces grandes cités profondément attachées à leur métropole, dont elles conservèrent en partie les cultes et les fêtes religieuses (1). Malgré un fort alliage de sang éolien, elles se sentaient et elles étaient ioniennes de cœur et d'esprit; aussi continuaient-elles les traditions de leurs ancêtres, qui avaient, non loin du Hermos et du Caystre, soutenu la lutte contre les mêmes ennemis, les Lydiens et les Cariens. Mais c'est sur les Éoliens de Cyme, sur les Magnésiens du Hermos et du Méandre, que, pendant plusieurs générations, paraît être retombé tout le poids de la guerre. C'étaient d'abord les habitants de Lesbos et de Cyme, qui, après avoir semé autour d'eux une foule de petites colonies, prirent pied dans la Troade, et conquirent pas à pas le terrain occupé par les descendants des Teucriens. Plus hardis que les Cyméens, les Magnésiens venus de Phères et de Phthie, du pied de l'Ossa et du Pélion, quittèrent les bords de la mer, et, s'enfonçant dans l'intérieur du pays, ils fondèrent ces citadelles redoutables qui portaient le nom de leur ancienne patrie, et étaient comme un défi jeté aux indigènes. Les héros qui avaient commandé à leurs pères, lorsqu'ils combat-

(1) Athéné et Déméter d'Eleusis y étaient adorées, et la fête des Apaturies était commune aux Athéniens et aux Milésiens.

tirent sous les murs d'Ilion, étaient Achille et Patrocle. C'est le petit-fils d'Atrée, Oreste, que la légende désigne comme le chef des Achéens qui avaient émigré à Lesbos. On sait que les descendants de Penthilos, fils naturel d'Oreste, régnèrent longtemps à Mitylène; et l'on sait aussi que Cleüas et Malaos, qui fondèrent Cyme, appartenaient pareillement à la famille d'Agamemnon. Le nom du grand chef était si cher aux Cyméens et à la dynastie élevée par eux sur le pavois, qu'on le voyait revenir dans la série des rois de la nouvelle cité.

Certes, tous les cantons de la Grèce étaient représentés dans les populations qui étaient venues s'établir sur les côtes de l'Anatolie; toutes les légendes de la mère patrie s'y étaient donné rendez-vous. Mais celles qui avaient trait au fameux siége, celles qui exaltaient les noms d'Achille, d'Agamemnon, de Nestor et d'Antiloque, d'Ajax et de Diomède, devaient à la longue l'emporter sur les autres. Il n'en pouvait être autrement : quels chants étaient plus propres à charmer les réunions populaires, les assemblées des nobles, l'intimité royale, que ceux où étaient célébrés les hauts faits des ancêtres? Où trouver un stimulant plus puissant à persévérer dans une lutte engagée par des héros incomparables? C'étaient toujours les mêmes ennemis qu'on allait combattre, c'était le même sol dont on se disputait la possession. Le regard de la foule se portait sur les mêmes baies, sur les mêmes îlots rocheux où les Grecs avaient débarqué, sur ce rivage où ils avaient tiré leurs vaisseaux; il découvrait les collines qui renfermaient, disait-on, les cendres d'Achille et de Patrocle, d'Ajax et d'Antiloque. En face de la mer on distinguait sur une élévation les ruines d'Ilion, qui n'avait pas encore été rebâtie, et, comme encadrement du paysage, la mer qui battait la côte, la plaine

sablonneuse traversée par le Scamandre, les verts pâturages, les bois couronnant les premières hauteurs de l'Ida, dont les pics neigeux régnaient au-dessus et fermaient l'horizon (1). C'est en présence d'un pareil spectacle, devant les citadelles mêmes occupées par les arrière-neveux des anciens Troyens, que les aèdes évoquaient les ombres du passé, que l'immortel auteur de l'Iliade faisait entendre ses accents. La Grèce entière s'y reconnut, et signa désormais du nom d'Homère toute excellence dans le vaste domaine de l'art et de la poésie.

Le génie grec se révèle par le choix des dieux sous la protection desquels la grande entreprise avait été placée. C'est Junon d'abord, la divinité tutélaire d'Argos et de Mycène, la déesse du foyer domestique et de l'amour légitime. Elle est l'ennemie née de la sémitique Aphrodite, la déesse des sens enflammés. C'est Neptune ensuite, le patron d'une race de marins intrépides, Neptune, qui avait porté jadis au delà de la mer les vaisseaux des ancêtres. C'est Pallas enfin, qui se réjouit de la bataille sanglante et qui donne la victoire. Elle est la divinité principale des Ioniens, et elle porte constamment son nom antique : Ἀθηναίη. Puis elle était ionienne aussi la famille des Homérides, qui vivait à Chios et qui mêlait si habilement à ses propres traditions celles de la mère-patrie.

L'Iliade est l'œuvre de l'heureuse et splendide Ionie ; l'esprit et le langage sont d'un Ionien. On y a fait à la race ionienne, aux mœurs et aux institutions ioniennes (2), aux dynasties ioniennes, la place aussi large que pos-

(1) Duncker, p. 278, 279

(2) Comme lorsque le poëte parle des *phratries*, sections d'une même tribu, et embrassant un grand nombre de citoyens prenant part aux mêmes sacrifices.

ble; mais les plus glorieuses légendes ont été fournies à Homère par les héros de l'Eolide.

L'Odyssée, en revanche, est une création d'un seul jet, ionienne par le fond et par la forme, la magnifique robinsonnade d'un peuple enfant. Les ancêtres des rois de Colophon, de Milet, d'Ephèse, avaient résidé jadis à Pylos. Là ils avaient, aussi bien que les Égialiens de Dymé, d'Egium, d'Héliké, entretenu des relations intimes avec les îles de Zakynthos, de Cephallénie et d'Ithaque, habitées elles-mêmes par des Egialiens, c'est-à-dire par des Ioniens. Ces relations pouvaient fort bien être continuées par leurs descendants. A Colophon, à Milet, à Ephèse, on se racontait les aventures de ces hardis pilotes ioniens qui avaient dépassé la Crète, et que la tempête avait jetés sur les plages lointaines de la Phénicie et de l'Egypte. L'idéal de ces pilotes était Ulysse. Il était venu à Troie d'Ithaque, l'île la plus éloignée de la Grèce; il avait, pour retourner dans sa patrie, le plus long trajet à franchir. La côte de l'Épire n'était-elle pas réputée la fin du monde, où paissaient les vaches d'Hélios, où l'on montrait le lac d'Achéron et l'entrée des enfers? Il était naturel de faire courir à ce héros tous les périls imaginaires et réels endurés par ses contemporains, de rendre son retour ainsi accidenté aussi miraculeux que possible. Il devint aussi, entre les mains du poëte, le type du marin ionien, le modèle de cette prudence féconde en ressources qui ne dédaigne pas la ruse, de ce courage qui ne fléchit pas au milieu des plus terribles épreuves : un maître pilote, un orateur accompli, un général redoutable par son habileté et par son sang-froid (1). Ce caractère incomparable est resté la perfection du genre. Mais

(1) Duncker, p. 292.

les hauts faits du héros ont été surpassés. La fiction, comme il arrive souvent, n'a pu égaler la réalité. Les yeux du marin ionien dévoraient l'espace, sa curiosité allait plus vite que son vaisseau. Il plaçait dans les lointains horizons de la mer immense des îles, des hommes, des créatures chimériques. Ni Shéria ni Ogygie n'ont jamais existé, et les cyclopes de la Sicile nous montrent clairement où s'arrêtait la géographie des Grecs de cette époque. Mais tous les cœurs alors battaient d'espérance, toutes les imaginations brodaient leur épopée. Le printemps chantait dans l'âme des poëtes. Encore un peu et la chasse aux aventures aboutira à des résultats sérieux, inéspérés. Penchés sur le gouvernail de leurs frêles trirèmes, les capitaines de Milet, de Cyme, de Phocée, laisseront bien loin derrière eux et la chère patrie (φίλην πατρίδα γαῖαν) et leur jeune épouse (θαλερὴν παράκοιτιν). Confiants dans leurs bras robustes (φίλαι χέρες), dans leur cœur intrépide (φίλον κῆρ), dans des camarades dévoués jusqu'à la mort (ἐρίηρες ἑταῖροι), ils braveront et la mer en furie, et les hordes ennemïes de la côte, et la misère cruelle. Ils établiront au milieu de la barbarie infertile, comme autant d'oasis, ces colonies qui répandirent leur rayonnement presque jusqu'aux limites de l'Europe, et qui transmettront aux derniers âges la gloire du nom hellénique.

La rivalité entre les Grecs et les Sémites avait abouti sur terre à la guerre de Troie, et à la lutte séculaire dont cette guerre n'avait été que le prélude. Sur mer, cette rivalité ressembla à une gageure tenue par les deux races pour savoir laquelle porterait plus loin du pays natal son industrie, son commerce et sa puissance. Cette gageure, les Grecs l'ont perdue. Ils sont allés jusqu'à Tartessos,

mais ils n'ont jamais pu s'établir au delà de Marseille. Les populations de la haute Italie et de la Gaule étaient moins sympathiques aux Grecs que les Libyens mêlés à d'anciennes tribus sémitiques ne l'étaient aux Phéniciens. Ces derniers trouvèrent d'ailleurs dans Carthage, récemment fondée, une nouvelle et redoutable auxiliaire. Les Carthaginois unis aux Etrusques arrêtèrent la colonie phocéenne dans le rapide essor qu'elle venait de prendre. Les Sémites restèrent ainsi les premiers navigateurs de l'antiquité. Mais si c'est quelque chose d'avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, comme firent les Phéniciens, ne méprisons pas les pilotes ioniens, qui ne firent que le tour de la Grèce, qui racontèrent ce qu'ils avaient vu ou cru voir, et qui trouvèrent chez eux, pour interpréter à la postérité leur naïf récit, le génie du Méonide.

Ce génie a-t-il été assez vaste, assez puissant, pour créer deux chefs-d'œuvre d'une nature aussi différente que le sont l'Iliade et l'Odyssée? Je ne me propose pas de soulever de nouveau cette question, aussi vieille que l'étude intelligente de ces immortelles créations. J'avoue être, pour ma part, un peu *chorizonte*, comme on disait à Alexandrie. Pour le moment, je ne voudrais éclairer qu'un dernier point. Comment se fait-il que la tâche de célébrer les héros de l'Éolide soit échue à un Ionien? On me répondra peut-être que les Éoliens étaient meilleurs guerriers, et les Ioniens meilleurs poëtes. Je n'oserais pas affirmer le contraire; mais on peut, je crois, donner des raisons plus précises. N'est-il pas singulier que dans la généalogie d'Homère, faite après coup par les logographes, on voie figurer un Mélanopos, qui paraît avoir été réellement un ancien poëte lyrique de

Cyme (1) ? On y trouve aussi un Méon ; mais la Méonie n'est que le nom antique de la Lydie. Pindare appelle Homère Smyrnéen ; une autre fois il place sa patrie à Chios. Simonide partage ce dernier avis (2). Aristote au contraire nous apprend que la mémoire d'Homère était en grande vénération à Chios, qu'il y était considéré comme le chef, comme l'aïeul de la famille des Homérides établie dans cette île ; qu'on y avait élevé un temple (un ὁμηρεῖον, dont il reste encore des ruines), et qu'on lui rendait des honneurs comme à un héros. Mais, a-t-il soin d'ajouter, Chios n'est pas sa véritable patrie. Plusieurs circonstances tendent au contraire à faire croire qu'Homère est natif de Smyrne. On le nomme quelquefois μελησιγενής, né sur les bords du Mélès. Or Mélès est le nom de la rivière qui coule près de Smyrne. On le nomme Méonide, c'est-à-dire Lydien, et Smyrne était bâtie sur le sol de la Lydie. L'Iliade fait mention d'une déesse Bubrostis (3), et il est constant que cette déesse avait un temple à Smyrne. Les environs de cette cité sont particulièrement familiers à l'imagination du poète. Il nous entretient du fleuve Caystros, peuplé de cygnes nombreux ; du mont Sipylos, où pleure le rocher de Niobé ; du Tmolos et du lac Gygéen. Or les Smyrnéens étaient à l'origine une colonie éolienne ; mais, trop éloignés des gens de leur tribu, et trop rapprochés de la puissante confédération de l'Ionie, ils tombèrent bientôt, probablement bien avant l'an 850, dans la dépendance de ceux de Colophon. C'est pourquoi ces derniers croyaient pouvoir revendiquer Homère comme étant un des leurs.

Il semble résulter de ce qui précède qu'à Smyrne

(1) Pindare, fragm. incert. 189.
(2) Fragm. 85, edidit Bergk.
(3) Iliad., XXIV, v. 532. Eustath., *ad h. l.*

Éoliens et Ioniens se touchaient de près et se pénétraient. Là ils pouvaient aisément se communiquer et échanger leurs légendes respectives ; mais les mœurs et la langue des Ioniens semblent l'avoir promptement emporté. La famille des Homérides, domiciliée d'abord à Smyrne, se sera ensuite transportée à Chios, où nous la trouvons plus tard (1). C'est dans son sein que se perpétuèrent les traditions de l'aïeul. Elle existait encore vers l'an 500 (2).

On ne sait rien des circonstances de la vie d'Homère. La notice la plus fréquemment reproduite est celle qui nous apprend qu'Homère a été aveugle. La cécité avait chez les anciens souvent un sens mystique, symbolique ; elle était la marque du recueillement, du détachement des choses du siècle, d'une âme solitaire et repliée sur elle-même. Tirésias le devin et Démodoque l'aède étaient aveugles, dit-on. Il ne serait cependant pas impossible que la cécité d'Homère eût été un fait réel. Un aède de la famille des Homérides de Chios, qui chanta à la fête d'Apollon un hymne qui nous a été conservé, s'appelle lui-même un homme aveugle (3). Il termine son chant en s'adressant aux vierges qui viennent d'exécuter une ronde autour de l'autel d'Apollon. «Qu'Apollon et Artémis vous soient favorables, s'écrie-t-il, et vous rendent heureuses, ô jeunes filles. Gardez de moi un bon souvenir ; et si un des étrangers qui errent sur la terre, arrivant ici après bien des traverses et bien des souffrances, vous demande : Quel est l'homme qui vous apporte les chants les plus doux et qui réjouit le plus votre cœur, répondez vite par cette bonne parole : « C'est l'homme aveugle qui

(1) Duncker, p. 293 et suiv.

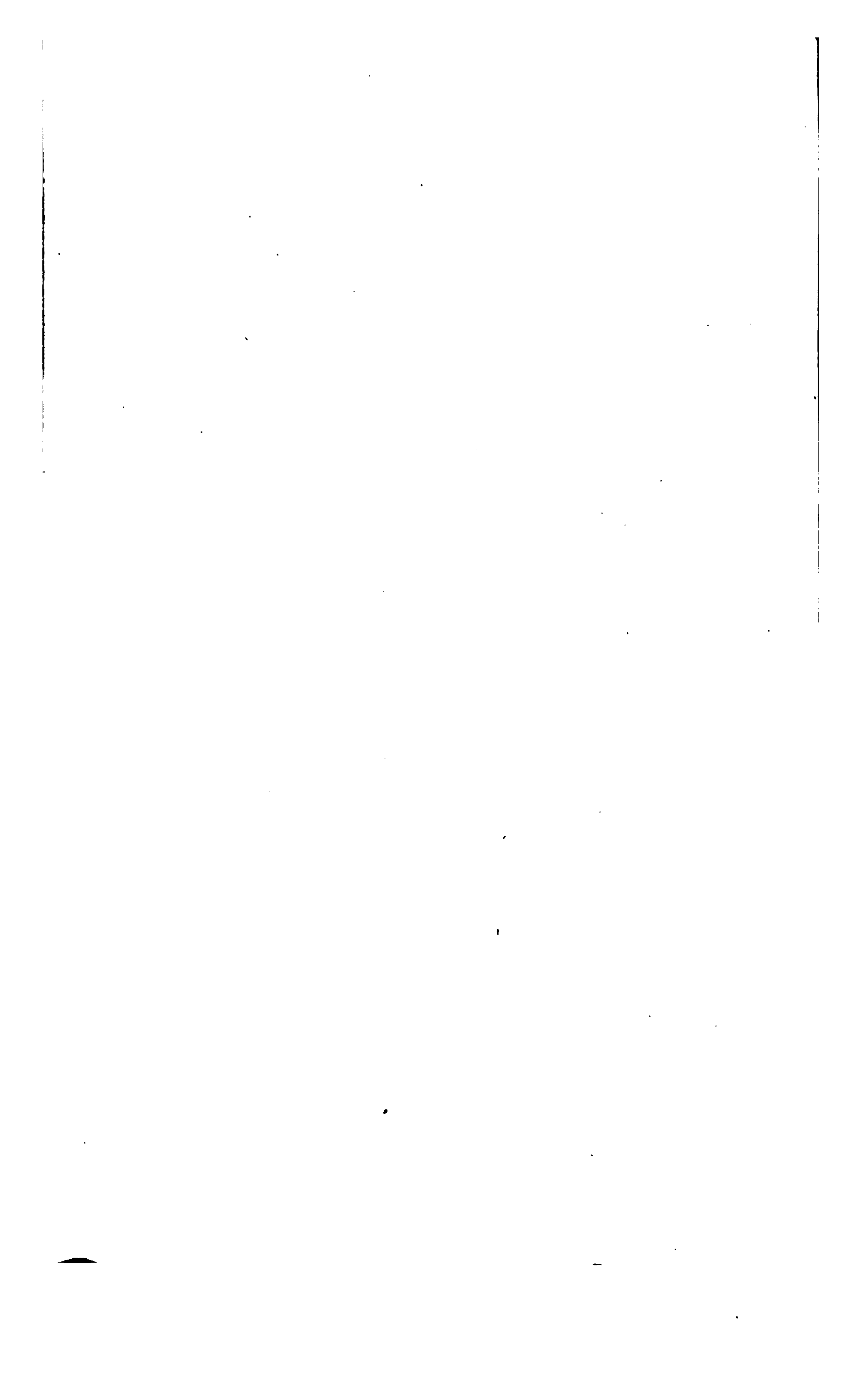
(2) Pindare, Nem. II, 1.

(3) Thucydide (III, 104) dit que cet aède était le même que l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée.

habite l'île rocheuse de Chios (1). Il y a plus de vingt-sept siècles que ce vers échappa des lèvres du pauvre aède, et cependant, si un de ceux qui n'ont pas été initiés aux harmonies de la plus belle langue et aux charmes d'une poésie inimitable venait nous faire la même question, ne répondrions nous pas comme les jeunes filles de Chios?

Je n'ajouterai plus qu'un seul mot. M. Mommsen dit quelque part, dans son beau travail sur le peuple romain, qu'à tous les points de l'histoire où les Aryâs et les Sémites s'entrechoquent et se saisissent dans une forte étreinte, la lumière jaillit et l'humanité fait un pas. Je crois, pour ma part, que la guerre de Troie est un de ces points.

(1) Τυφλὸς ἀνήρ, οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἔνι παιπαλοέσσῃ.



APPENDICE.

I

VILLES, RIVIÈRES, MONTAGNES, DE LA TROADE ET DES CÔTES DE L'ANATOLIE, DONT LES NOMS ONT UN CARACTÈRE SÉMITIQUE.

1

Lorsque, après avoir quitté la ville de Troie, les anciens Grecs se dirigeaient vers l'est-sud-est, ils rencontraient, à une distance de quinze à vingt lieues, non loin des premières hauteurs de l'Ida, un endroit qui avait nom *Adramyttium*, qui de nos jours encore s'appelle Adramiti, ainsi que le golfe près duquel il est situé. Il ne faut avoir aucune notion d'hébreu ou d'arabe pour ne pas reconnaître à l'instant dans ce nom celui d'une ville sémitique, comme il y en avait tant, conquise et hellénisée, mais nullement fondée par les Grecs. Le mot *Adramyttium* rappelle visiblement le nom de la côte méridionale de l'Arabie, *Hadramauth*, côte où les géographes anciens plaçaient leurs *Adramitæ*. La Genèse connaît déjà ce Hadramauth sous le nom de *Hhatzar-mawet*, c'est-à-dire *cour ou région de la mort*, et Bochart ne manque pas d'expliquer cette dénomination par l'atmosphère insalubre qu'on respirait sur le sol qui produit l'encens et l'aloès, et que les étrangers ne respiraient jamais impunément. Cette explication est-elle d'une certitude absolue? Philon de Byblos nous fait connaître une notice qu'il a empruntée à Sanchoniathon, d'après laquelle μωτ en phénicien veut dire : *terrain vaseux*. *Adramyttion* aurait alors à peu près le même sens que *Gergis*, et je suis très-disposé à croire qu'il s'accorde avec la situation des trois

endroits qui portent ce nom : car il ne faut pas oublier que l'Adrumetum ou Hadrumetum de la Tunisie n'est qu'une autre forme de l'Hadramauth arabe. Il paraît donc constant que les Phéniciens ont colonisé avec la même énergie les côtes de l'Anatolie d'abord, les côtes de l'Afrique septentrionale ensuite ; mais quel rapport peut-il y avoir entre la tribu arabe habitant sur les bords de la mer Rouge et les Phéniciens ? Je répondrai qu'il y a beaucoup de raisons pour admettre que l'Arabie a été la patrie primitive des Sémites. J'ajouterai que, d'après une très-ancienne tradition, rapportée par Hérodote (1), les Phéniciens viennent précisément des bords de la mer où habitaient les Adramitæ.

Le nom d'Adramauth n'est pas le seul qui vienne corroborer l'affirmation du père de l'histoire : dans le pays même des Adramites nous rencontrons un fleuve *Priòn* et un promontoire *Prionot-os*. Or il y avait, non loin de Carthage, un endroit appelé Πρίων (2), et une montagne située non loin d'Ephèse portait à peu près le même nom, Πριών (gén. Πριῶνος) (3). La colonie ionienne Πριήνη n'est certainement que le même mot pourvu d'une autre désinence. L'origine en est sémitique, et le sens paraît avoir été : *fertile, fertilité* (de פָּרָה, porter) (4).

Tout près de Prion nous découvrons, sur le bord de la mer, un endroit appelé *Tretus*. C'est aussi le nom d'un promontoire de la Numidie (5), ainsi que d'une montagne du Péloponèse située entre Némée et Mycènes, où l'on trouve l'antre du fameux lion de Némée (6). En outre, il

(1) Hérod., VII, 89.
(2) Pol., I, 85, 7.
(3) Strab., XIV, 1, p. 633.
(4) Gesenius, *Lehrgebäude*, p. 495, sur les suffixes וֹן_ et ן.
(5) Strab., XVII, 829.
(6) Hésiod., Theog. 331. Pausan., II, 15, 2.

existait dans l'île de Chypre une ville, Τρητά (1). Pour les Grecs, τὸ Τρητὸν ὄρος était la montagne *percée*, *trouée*, la montagne aux cavernes nombreuses. Nous croyons y reconnaître l'hébreu צֶרֶת (zeret), éclat, splendeur.

Sur la limite du territoire des Adramites et des Homérites (Himyarites) nous rencontrons le nom très-connu de *Cana*, petite ville située non loin du promontoire qui porte à peu près le même nom : *Cané*. Tout le monde sait que dans la tribu d'Asser, à une petite distance de Tyr, se trouvait le Cana des livres sacrés. Les cartes de la Palestine nous en indiquent un autre dans la tribu Sebulon, non loin de Nazareth. Mais ce que l'on sait moins, c'est qu'il y avait une ville Κάναι dans l'Eolide, sur les bords de l'Égée, tout près d'un promontoire Κάνη (2). En hébreu קָנֶה signifie entre autres choses: *jonc*, *roseau*. (On peut comparer : gr. κάννη, lat. *canna*).

Les notices géographiques que nous venons de fournir établissent d'une manière indubitable les rapports intimes qui ont existé, à une époque préhistorique, entre les Sémites de l'Arabie méridionale, de la Phénicie et de la Troade. Nous en ajouterons d'autres, qui achèveront d'éveiller l'attention des savants sur ce point si obscur de l'ethnographie.

2

Il existait sur le golfe Persique une ville arabe Γέῤῥα (3); une autre du même nom était située sur l'Euphrate, habitée par des Chaldéens ; une troisième, en Egypte (4);

(1) Strab., XIV, 683.
(2) Strab., XIII, 1, 881.
(3) Strab., XVI, 776.
(4) Strab., *ibid.*, 760.

une quatrième, près de Βρόχοι, ville forte de la Célésyrie. Or nous trouvons près de *Teos* un endroit appelé *Gherrœidæ*, et des *Cherreidæ* (peut-être le même endroit placé dans une autre région par les géographes) non loin de Smyrne.

C'est un fait étrange que tant d'endroits situés dans des pays habités par des Sémites portent le nom grec d'*Hippos* et d'*Hippo*. D'après Stephanos de Byzance, il existe, en dehors du *Hippos* situé en Palestine, près de la mer Galiléenne, une ville portant le même nom dans la Sicile, et une île *Hippos* dans la mer Rouge. Nous trouvons un autre *Hippos* sur le golfe Arabique, non loin de *Modiana*, et enfin deux *Hippo* dans l'Afrique, dont l'un, voisin d'Utique, s'appelait Ἱππὼν διάῤῥυτός (ζάρυτος), et l'autre, situé dans la Numidie, Ἱππὼν ὁ βασιλικός. La forme phénicienne de ce nom se trouve, à ce qu'il paraît, dans des inscriptions de la Palestine, de l'Afrique et de la Turdétanie. Elle s'écrit : אִפא. Le mot en hébreu serait אִפָּה. Il paraît venir de la rac. אָפַף (il a entouré), et il aurait le même sens que עִיר ou קֶרֶת (la ville). L'esprit rude aurait été ajouté par les Grecs, pour rapprocher le mot hébreu de leur mot ἵππος.

Nous glissons sur la ville de *Salma*, située dans l'Arabie déserte, qui rappelle d'une manière si manifeste la Salamine de l'Attique et de l'île de Chypre, pour nous occuper d'un des noms les plus célèbres de l'antiquité : nous voulons parler de *Thèbes*. Nous citerons cinq endroits qui l'ont porté, et certainement nous n'en épuisons pas le nombre : 1° la ville bâtie au pied de la Cadmée (קֶדֶם, orient); 2° Θῆβαι αἱ Φθιώτιδες, située, comme on voit, dans la Phthiotide, sur les bords de la mer, et appelée plus tard Φιλιππόπολις; 3° l'antique capitale de la haute Egypte, la ville aux cent portes; 4° une ville arabe

située un peu au nord de ***Macoraba***, et enfin **5°** la Thèbes de la Troade, appelée, pour la distinguer de tant d'autres Thèbes, ὑποπλακίη (1). — Les deux Thèbes de la Grèce se trouvant situées l'une sur le bord de la mer, et l'autre près de l'établissement phénicien de la Cadmée, on peut en inférer que Thèbes n'est pas un mot d'origine hellénique. Andromaque raconte dans l'Iliade, à l'endroit cité plus haut, que la Thèbes où elle est née, et qu'avait habitée sa mère, avait été bâtie par des Ciliciens. Or les Ciliciens étaient Sémites pour la plupart. Κίλιξ, d'après Hérodote (2), était fils du Phénicien *Agénor*. Par ce dernier terme les Phéniciens désignaient souvent leur dieu Baal. *Tarsus*, *Issus*, *Nagidus*, *Soli*, *Ægæ*, étaient habitées par une population parlant un idiome sémitique. Les villes de la Grèce, de la Troade et de l'Arabie, qui portent le nom de Thèbes, sont par conséquent autant d'établissements phéniciens.

Reste la capitale de la haute Égypte. A qui doit-elle son nom? Aux Sémites ou aux naturels du pays? Le mot est à la fois hébreu et copte; mais la grammaire hébraïque seule paraît rendre compte de sa signification primitive. *Teba* (תֵּבָה) veut dire : *caisse de bois*, puis *pirogue*, petit navire. C'est un substantif formé à l'aide du ת prosthétique de *ebeh* ou *ebah* (אֵבֶה, אֵבָה), jonc, roseau, entrelacement, clayonnage, caisse faite avec des joncs entrelacés; enfin, une barque faite avec des roseaux ou du papyrus. Ailleurs ce genre de barque est appelé *aniyot ebeh* (אֳנִיּוֹת אֵבֶה) ou *clê gomer* (3). Les Grecs auraient emprunté le mot aux Sémites, si l'on pouvait admettre la permutation du κ et du τ dans κιβωτός,

(1) Iliad., VI, v. 397.
(2) Hérod., VII, 91.
(3) Job, 9, 26.

caisse de bois : c'est ainsi que les Septante (1) traduisent le mot תֵּבָה. Dans l'Exode (II, 5), ils ont conservé le terme hébraïque θίβη ou θῖβη. En copte, *taibe* (dial. de Thèb.) ou *thêbi* (dial. de Memph.) a aussi la signification de *caisse*. Dans l'ancien égyptien, le sens du mot paraît avoir été *arca sepulchralis*. De là le nom de la capitale où se trouvaient les tombeaux des rois (2).

L'identité du mot *thebe* dans les langues sémitiques et dans l'ancien égyptien n'est pas un fait isolé. Beaucoup de termes sont communs à tous ces idiomes. Il y a dans la grammaire des Sémites et des enfants de Kush quelques points tendant à prouver qu'à une époque préhistorique bien antérieure à l'invasion des Hyksos, les deux races se sont mêlées et pénétrées. Lors de ce premier croisement, les langues des deux races étaient apparemment encore à l'état fusible.

3

Là ne se bornent pas les traces de sémitisme dans l'antique Troade. Puisque, d'après Strabon, le Dieu du soleil était vénéré à Adramyttion, à Chrysé, à Killa, à Thymbra sur le Simoïs, on ne peut s'empêcher de supposer que tous ces endroits avaient été fondés par les Phéniciens. Nous avons retrouvé le nom d'Adramyttion dans l'Arabie et dans l'Afrique septentrionale. C'est ainsi que Killa est en même temps le nom d'une ville dans la tribu de Juda (קְעִילָה). D'après Simonis, le sens en serait le même que celui de l'arabe قَلْعَةٌ (kalatoun), château, citadelle. Mais peut-être n'est-ce qu'une autre forme de קְהִלָּה, réunion, communauté.

(1) Genèse, 6, 14.

(2) Meyer, *Dictionnaire étymologique de la langue hébraïque*, art. *Thèbes*.

Chrysé rappelle l'hébreu חֶרֶס, soleil, et pourrait signifier la même chose que *Héliopolis*, nom d'une ville de l'Égypte. Mais peut-être faut-il y voir une forme hellénisée de חָרָשׁ (hharash), lapidaire, tailleur de pierre, ou de חֶרֶשׁ, art du חָרָשׁ. On sait que les Phéniciens passaient pour des artisans très-habiles. Il y avait d'ailleurs un nom propre חֶרֶשׁ, mais le sens en paraît avoir été différent (*hheresh* adj. signifie *sourd*).

Thymbra semble se rattacher à la racine תָּמַר, s'élever droit, se dresser debout. A cette racine se rattachent תִּימָרָה et תִּמּוֹר, colonne; תָּמָר, dattier, palmier (nom propre assez fréquent); תֹּמֶר, palme et colonne; תִּמֹּרָה, branche de palmier (ornement architectonique); enfin תַּמְרוּרִים, colonne. C'est cette dernière forme qui semble se rapprocher le plus du grec Θύμϐρα.

Gargaron est un des sommets de la montagne troyenne. Γάργαρα en grec veut dire *foule, fourmillement*. L'hébreu *gargrot* (גַּרְגְּרוֹת), col, gosier (cp. pour le sens lat. *collum*), explique bien mieux l'origine du mot. Ajoutez qu'en chaldéen *gargir* (גַּרְגִּיר) veut dire *monceau de pierres*.

Zelia (gr. Ζέλεια ou Ζάλεια) semble venir de l'hébreu צֵל ou צֵלֶל, plur. צְלָלִים, צִלְלֵי, ombre. Le sens du nom propre serait par conséquent *urbs umbrosa*.

Un nom qui revient plus d'une fois dans la Mysie est *Germa*. Nous comparons גֶּרֶם, os, et גַּרְמִי, osseux, fort.

La ville de *Sidène* fait penser à *Sidon*. Abydos rappelle עֲבוּדָּה, *familia, servitium*, ou bien עֲבִידָה, travail, administration (1). *Sestos* pourrait bien se rattacher à שֵׁשׁ, marbre blanc (de l'éclat des maisons ou des rochers de la côte?) ou bien سَاسَ, *rexit*, syr. סאס, *rexit gregem*. *Sigée* est

(1) Comme Abydos, la ville d'*Abdera* sur la côte de la Thrace est pareillement une colonie phénicienne (Movers, II, 285).

peut-être le même nom que celui d'une colonie phénicienne de l'Afrique, *Siaga*. Ce dernier ne serait-il pas l'hébreu סִיעָה, réunion? *Byzance* elle-même paraît être un mot phénicien. Qui ne connaît la *Byzacène* des Carthaginois? Vient-il de בוּץ, sorte de coton égyptien? Ce coton s'appelle βυσσός en grec. Aussi aimons-nous mieux reconnaître dans la première syllabe de Byzance l'hébreu בוּז, nom propre fréquent chez les Juifs, et qui désigne entre autres *une tribu et un territoire dans l'Arabie déserte*. D'ailleurs ז est généralement rendu par Z dans les langues indo-européennes. *Bus''* veut dire *mépriser*.

Dans *Samos*, *Same*, et même dans *Sminthé*, on a voulu voir quelquefois le שֵׁם et surtout le שָׁמַיִם ou le שְׁמֵי des Phéniciens. Ne serait-il pas possible que les nombreux noms de villes terminés en —*assus*, —*essus*, —*issus*, fussent composés avec l'adjectif עִזּוּז, עַז, fort, puissant? Quoique les Grecs aient rendu le nom de la forteresse עַזָּה en Palestine par *Gaza*, rien n'empêche d'admettre que la ville *Assos* de la Troade ne soit le même nom phénicien hellénisé d'une manière différente. Car enfin ז se rend souvent par σσ, sans compter qu'en grec σσ et ζ permutent quelquefois ensemble. Le ע hébreu comprend et l'ayin et le ghayin des Arabes, et les mêmes mots pouvaient se prononcer tantôt avec le son guttural fort, tantôt avec le son guttural faible (1). C'est ainsi qu'*Issus* en Cilicie est pour nous tout à fait identique à עִזּוּז. Nous citerons en outre : *Lyrn—essus*, *Car—esus*, *Ped—asos*, *Telmessus* et *Telmenessus* (probablement *Zalmon is''us''*, c'est-à-dire ombre, protection forte); *Salmyd—essus* (c'est-à-dire paix solide); *Od—essus* (הוֹד עִזּוּז = splendeur puissante); *Ord—essus* = *Orat* + *issus* (c'est-à-dire

(1) Voy. Dictionnaire hébreu de Gésénius, à la lettre ע.

lumière puissante, etc.). Les trois derniers noms unis à celui de Byzance et peut-être à ceux de *Hermonassa* et de *Tyrambé* (1), deux villes situées près du Bosphore Cimmérien, semblent prouver que les Phéniciens s'étaient établis même sur les bords du Pont-Euxin. Ajoutons enfin le nom de la ville célèbre de *Tartessus*, venant d'une forme araméenne תַּרְתִּישׁ pour תַּרְשִׁישׁ, dont l'étymologie est indiquée différemment par Gésénius et Meyer (2); *Dertossa* sur l'Ebre (actuellement *Tortosa*), colonie de *Tartessus*, *Sardessus*, c'est-à-dire *Sardes la forte*, près de *Lyrnessus*, etc., etc. (3).

Lampsaque, aujourd'hui *Lepsek*, paraît venir de la même racine que Thapsaque (תפסח), qui signifie passage (de פסח, il a passé). Lampsaque sera un substantif composé avec la préposition ל, signifiant (*l'endroit*) *situé près du passage*, c'est-à-dire du détroit. C'est ainsi que *Lilybée* (ללבי) est *la ville* tournée du côté *des Libyens* ou habitée de Libyens, comme *Liébris*, sur la frontière de l'Égypte, est manifestement *le bourg des Hébreux*. On peut joindre aux noms propres de cette formation : *Lamponion* dans la Troade, probablement *Lephanim* en phénicien, c'est-à-dire la ville en face; *Lamboesa*, la ville habitée par les enfants de Buz; *Lampe* ou *Lappa* dans

(1) *Tyrambe* paraît distinctement composé de Τύρος, c'est-à-dire צור, citadelle, et *Ambé*, nom d'une ville arabe située près du golfe Arabique, non loin de Macoraba.

(2) Ce qui nous fait croire que *Tartessus* est un composé, c'est que la ville phénicienne de Tarsus en Silicie est désignée sur ses monnaies par les trois lettres תרז. Or *Tartessus* nous paraît contenir comme première partie le mot *Tarsus* lui-même.

(3) M. Movers (II, p. 20, 255) considère presque tous les noms de ville en *—esus*, *—essus*, *—issus*, *—assus*, comme étant d'origine carienne. Tels seraient : *Tam-assus*, *Amam-assus*, *Halicarn-assus*, *Imbz-asus*, *Kryn-assus*, *Prin-assus*, *Ped-asa*, *Pég-asa*, *Kor-essus*, *Mycal-essus*, et une infinité d'autres. Mais, d'après lui, les Cariens eux-mêmes seraient une race fortement croisée avec des éléments sémitiques.

la Crète, la ville qui est située *sur le bord* (פַּת) de la mer.

Κισθήνη est le nom d'une ville de l'Éolide et d'une ville située sur les côtes de la Lycie. C'est peut-être l'hébr. כִּסְאוֹת = θρόνοι. Mais comme les Lyciens adoraient de tout temps l'archer Apollon, j'aime mieux y voir קַשָּׁתִים, les archers, de קֶשֶׁת, arc. Κύμη lui-même pourrait n'être que l'hébreu קוֹמָה, élévation, ou קִימָה, action de se lever. Σμύρνα, Μυρίνα (ville de l'Éolide et de l'île de Lemnos), Μιρίκη (île de la mer Rouge), Μυρικοῦς (ville de la Troade, vis-à-vis de Ténédos), et enfin probablement Μυρίανδρος (en Cilicie, près du golfe d'Issus), sont d'origine sémitique, et se rattachent à l'hébreu מֹר ou מוֹר, myrrhe, baume, baumier.

Milet vient certainement de la même racine que le nom de la déesse *Mylitta* (rac. מלא?), et, selon toutes les apparences, il en est de même de *Melité* (l'île de Malte) et de la rivière *Mélès*, qui coule près de Smyrne. *Ephèse* n'est autre chose que l'hébr. אֶפֶס (ephes), fin, limite extrême, et *Cyzique* ressemble très-fort à une forme grécisée de קְצָוֹת, terme, fin, de la racine קוץ, *præcidit*. On n'a qu'à comparer notre *Finisterre*.

Dans l'île de Lesbos nous trouvons les villes de Mitylène et de Méthymne, dont l'*m* initial semble indiquer d'anciens participes sémitiques. Mitylène pourrait bien venir de טוּל (tûl), hiphil הֵטִיל, partic. מֵטִיל, s'étendre longuement. Cette étymologie est confirmée par l'histoire, cet endroit ayant été fondé d'abord sur un petit îlot très-rapproché de la grande île de Lesbos, et la gagnant petit à petit, lorsqu'elle commença à prendre un certain développement. La forme primitive paraît avoir été מֵטִילִין plur. chald., qui signifie proprement : *longe extensi*. Méthymne paraît être le participe pual de טָמַן, (la ville)

cachée (bien défendue?). Cp. מַטְמוֹן (matmôn), arsenal, entrepôt, magasin. Or טָמַן a en général la même signification que צָפַן, cacher. De צָפַן (Zaphan) vient צָפוֹן (Zaphôn), ténèbres, obscurité, nord. Il ne serait pas impossible qu'on eût dit קֶרֶת מִטְמְנָה (1), ville située au nord, comme on disait אֶרֶץ צָפוֹן, pays du nord, c'est-à-dire la Babylonie, ou מִצְּפוֹנָה לְ, au nord de quelqu'un ou de quelque chose.

La capitale de la Lydie s'appelle *Sardes;* c'est probablement שָׂרִית, la royale. Le pays entier portait anciennement le nom de Méonie, où nous croyons retrouver l'hébr. מָעוֹן, habitation, domicile, asile. Mais *Maon* est en même temps le nom d'une ville dans la tribu de Juda et d'une peuplade qui est citée (2) à côté des Amalécites, des Sidoniens, des Philistins, etc. Encore aujourd'hui معان (maân) est une ville fortifiée de l'Arabie-Pétrée, une station située au sud de la mer Morte. Le Méandre ne serait-il pas la rivière des Méoniens, מָעוֹן הַנָּהָר (maon hannahar)? L'article, signe de l'apposition, a dû être à peine entendu dans la prononciation; les deux *n* n'auront plus fait qu'un seul, et ce dernier s'étant rapproché de l'*r* final, les Grecs auront introduit entre les deux consonnes un *d* euphonique, comme dans ἀνδρός pour ἀνέρος. C'est ainsi que le *Scamandre* sera שִׁקְמָה הַנָּהָר (shikmah hannahar), c'est-à-dire la rivière bordée de sycomores, de figuiers sauvages. L'Iliade nous apprend (3) en effet que c'étaient ces arbres que l'on voyait près des murs de Troie. — Nous laissons à d'autres le soin de rechercher si le mot נָהָר peut former la dernière partie du nom des deux villes de Ἄντανδρος et de Μυρίανδρος.

Nous sommes frappé également de la désinence iden-

(1) La forme hébraïque régulière serait מִכְמַנָּה
(2) Juges, 10, 12.
(3) Iliad., VI, 433.

tique qui se rencontre dans le nom de deux autres cours d'eau : le *Simoïs*, gr. Σίμόεις, qui est un affluent du Scamandre, et le *Satniois* (gr. Σατνιόεις, qui s'appelle aussi Σατιόεις et Σαφνιόεις), qui est un torrent né dans les bois de la Mysie. La désinence —οεις, —όεσσα, appartient, comme on le sait, aux langues indo-européennes. C'est le sanscrit —*van*(*t*), *vanti, vat.* Elle sert à former des adjectifs, et elle a le sens de *pourvu*, *doué de.* Or les noms propres *Simoeis* et *Satnioeis* ne paraissent pas renfermer de substantif d'origine japhétique. En revanche, nous croyons retrouver dans *Simoeis* le nom même de la race sémitique. Je suis disposé à admettre qu'il en est du suffixe —οεις comme de la seconde partie des mots Σκάμανδρος et Μαίανδρος ; il pourrait bien contenir un mot phénicien hellénisé. Ce mot ne serait-il pas עֵין (*ê'n*), source? *Simoïs* dans ce cas serait שִׁמְעָ חָעֵין, la source célèbre ou la source retentissante (1). L'origine de Σατνιόεις sera plus incertaine à cause de la forme secondaire Σαφνιόεις. Peut-être que dans le nom propre phénicien se trouvaient à la fois le τ et le φ. En effet, la forme primitive pouvait être שַׁטְפוֹן חָעֵין ; le premier de ces mots serait un substantif, formé de la rac. שָׁטַף, inonder, qui se dit surtout de pluies torrentielles. Personne ne voudra songer à שָׁתַן, *urinari*, ni à שִׁטְנָה, nom d'une source de la Palestine, qui dérive de שָׂטַן, haïr, poursuivre. Mais il convient de faire remarquer que les groupes שת et פס servent à former des racines qui signifient *répandre* ou *absorber* de l'eau.

Le lac Gygéen porte aussi un nom manifestement sémitique. Ce nom rappelle l'hébreu גָּיָה (gayah), *confluxit*

(1) La forme Σιμόεις se dit pour Σιμόενς, génitif Σιμόεντος. On comprend ainsi que les Grecs aient cru reconnaître une désinence de leur langue dans le sémitique חָעֵין.

et le substantif גַּיְא (gay) ou גֵּיא (ghê), prairie. Je rattache à la même racine *Gygès*, nom d'un roi de la Lydie, et *Ogygès*, nom d'un ancien roi de Thèbes, célèbre par le fameux déluge qui serait arrivé sous son règne. Je suis moins rassuré sur l'accueil que pourront trouver les étymologies suivantes :

Le mont *Tmolos* tire-t-il son nom du verbe *mala* (il a rempli)? *Tmol* serait un substantif verbal ayant le même sens que *mlô*, tas, monceau.

Le mont *Sipylos* semble s'être appelé d'abord Sufetulus. Or *Sufetula* est le nom d'une colonie phénicienne non loin de Capsa en Numidie. Gésénius croit y reconnaître les mots sémitiques *Shaphet êl*, colline du Seigneur. *Sipylos* ne pourrait-il pas avoir la même origine et le même sens?

Le nom de Niobé ne serait-il pas aussi un mot phénicien? J'ai pensé à נַאֲוֶה, נָאוֶה (naaweh, nâweh), beau, splendide.

Nous inclinons aussi à admettre que le nom du mont Ida était phénicien, car nous le retrouvons dans la Crète, où les Phéniciens jouèrent si longtemps un rôle considérable. Le mot me paraît venir, ainsi que le nom propre *Eddo* et le substantif אֵד, fardeau, de la racine אוד, אֵיד, être fort, être pesant, courber, infléchir. Quant au mont Tabor, tout le monde sait que c'était un mont de la Galilée, situé sur la frontière des tribus Sebulon et Naphthali. Mais le sommet le plus élevé de l'île de Rhodes avait reçu des Phéniciens le même nom. Nous n'hésitons pas à retrouver le nom de cette montagne dans le fameux *Taurus*, dont la première syllabe (Taur) renferme le bisyllabe primitif. Aussi le Tabor de la Galilée est-il appelé aujourd'hui par les Arabes : *Djebel Tor*. Gésénius, à qui, je crois, l'idée n'était pas venue de voir le

même mot dans Tabor et dans Taurus, dit cependant que dans צְבּוּר le ב n'est qu'un *waw* renforcé. Au lieu de l'hébreu צור et du syro-chaldéen טור, les Samaritains disaient כבורה, טבר, les Éthiopiens *daebr*, etc., etc.

Nous bornons ici pour le moment nos recherches, qui, si incomplètes qu'elles soient, suffiront pour établir : 1° que les Troyens étaient Sémites, 2° que les Sémites avaient colonisé à une époque préhistorique toute la côte occidentale de l'Anatolie. Mais il nous paraît à peu près impossible que les Sémites aient été seuls et uniques habitants du beau pays qu'ils étaient venus occuper.

II

DE QUELQUES PEUPLADES QUI HABITAIENT LA PALESTINE DU TEMPS D'ABRAHAM.

Nous trouvons dans la Genèse (chap. xv, v. 19-21) l'énumération des différentes tribus qui paraissent avoir formé, longtemps avant l'invasion d'Israël, à peu près toute la population de la Palestine. Ces tribus sont : les Kénites, les Kinisites, les Cadmonites, les Chittéens (1), les Phérésites, les Géants, les Amorites, les Cananéens, les Gergésiens, les Jébusiens (2). Dans nos recherches actuelles, trois de ces tribus nous intéressent d'une manière particulière : ce sont les Gergésiens, les Cadmonites, les Kinisites.

A. Les Gergésiens.

En quittant la Palestine, une partie des Gergésiens pourrait bien avoir pris la route de terre. Strabon en

(1) On sait que la Genèse place les Chittéens, qui se sont établis de très-bonne heure dans l'île de Chypre, à tort parmi les descendants de Yavan.

(2) Les Jébusiens sont les anciens habitants de Jérusalem. D'après une tradition rapportée par le *Chronicon paschale*, ils auraient été chassés de la Palestine par Josué; puis, ayant émigré, comme les Gergésiens, en Afrique, ils auraient passé le détroit de Gibraltar et fondé Cadix (Gadir).

trouve, sous le nom de Teucriens, à Olbé, en Cilicie (1). D'autres encore étaient établis dans la Salamine de Chypre. La mythologie des Grecs a combiné plus tard, par voie de syncrétisme, l'histoire de ces Teucriens avec celle de Teucer, fils de Télamon, et de ses compagnons. Mais cette combinaison, ou, si l'on aime mieux, cette confusion, ne fut généralement admise que du temps de Pindare (2). Elle s'explique par la prépondérance qu'acquirent, dès le XI[e] siècle, les Grecs dans la ville phénicienne de Salamine (3).

M. Movers a prouvé que Byblos (en héb. *Giblah*, c'est-à-dire *haute ville*) et Bérytus étaient les plus anciens centres de la puissance phénicienne. C'est avec ces centres que les Gergésiens paraissent avoir eu des relations suivies. *Adonis*, le dieu de Byblos, s'appelait, d'après Sanchoniathon, primitivement *Elyoun*, le souverain; c'est le nom même de la capitale des Troyens (Ἴλιον). On sait que bon nombre de villes sémitiques portaient le nom d'un dieu; par exemple, toutes celles qui renferment les mots de *Baal* ou *Astarté*. Une ville de la Crète, *Itanos*, tirait son nom de איתן (étan), l'ancien, qui était une des épithètes du Baal des Phéniciens ou des Babyloniens (4). On nous apprend que les premiers ont fondé dans la Thrace deux colonies : *Galepsos* et *Oisyme*. Celle-ci, qui était déjà connue d'Homère (5), s'appelait aussi *Bybline*, circonstance qui semble indiquer que des communications fréquentes existaient entre les habitants de ces parages et la ville de Byblos, en Phénicie.

(1) XIV, 4, 10, p. 672.
(2) Nem., IV, 74.
(3) Movers, II, 230.
(4) Movers, II, 239.
(5) Iliade, IV, 304, et Athénée, I, 56, p. 31.

Non loin de l'Hellespont et près d'Abydos se trouvait la ville antique d'Astyra (1). Son nom, qui est identique à celui de la déesse *Astor* (Astoreth, Astarté), ainsi que ses mines d'or (2), pour lesquelles elle était renommée, prouvent jusqu'à l'évidence que la ville est d'origine phénicienne.

Il est très-probable qu'on y adorait la divinité que les Grecs désignaient par le nom d'Ἀφροδίτη πόρνη (Vénus impudique) : car il est certain que le culte de cette Vénus et le culte d'Adonis étaient prépondérants dans les villes commerçantes de Lampsaque, de Priape (Priape est un autre nom d'Adonis), d'Abydos, de Sestos et sur les côtes de la Bithynie (3). Ces cultes jouissaient de la même faveur à Byblos, à Aphaka et dans les villes phéniciennes de Chypre. Voilà donc une trace de plus de ces relations antiques et intimes qui ont dû régner entre la Troade et les populations de la Phénicie septentrionale.

L'opinion d'après laquelle les Gergésiens se seraient enfuis en Afrique à l'approche des Israélites, commandés par Josué, est fondée sur une vieille tradition, probablement apocryphe, du Talmud de Jérusalem (4). Elle a été reproduite par l'auteur du *Chronicon paschale* (5), auteur qui a vécu au III[e] siècle de notre ère, et par Moïse de Khorène (6), à moins que le passage où il en

(1) Une colonie phénicienne portant le même nom se trouve aussi en Carie.

(2) Strabon, XIV, 5, p. 691. Ὁ δὲ Πριάμου πλοῦτος ἐκ τῶν ἐν Ἀστύροις περὶ Ἄβυδον χρυσείων, ὧν καὶ νῦν ἔτι μικρὰ λείπεται. Πολλὴ δ' ἡ ἐκβολὴ καὶ τὰ ὀρύγματα σημεῖα τῆς πάλαι μεταλλείας.

(3) Steph. Byz. Πρόνεκτος πόλις Βιθυνίας, πλησίον τῆς Δρεπάνης, ἣν ἔκτισαν Φοίνικες.

(4) C. 6, f. 35.

(5) T. II, p. 102.

(6) L. I, chap. XIX.

est question ne soit interpolé. Elle a été adoptée ensuite par les Arabes. Mais Ibn-Kaldoun considère les Akrikis (les Gergésiens?) comme des descendants des Mâzigh, et il rapporte qu'unis aux Cananéens et aux Philistins, ils auraient, avant de s'établir en Afrique, combattu contre les Israélites (1). Ce qui ne saurait être mis en doute, c'est que, même à des époques préhistoriques, des populations sémitiques ont traversé l'Egypte, se sont répandues dans l'antique Libye, et s'y sont croisées avec les indigènes.

M. Preller voit dans les Troyens un peuple assez considérable, dont les Teucriens et les Lyciens n'auraient été que des branches isolées. Il invoque à l'appui de son opinion le vers d'Homère :

Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταί.

Il sait fort bien que le nom des Teucriens n'apparaît que plus tard dans l'histoire ; mais il fait remarquer, non sans raison, que certains noms de la Troade se retrouvent dans la Lycie, comme le fleuve Xanthos, l'Apollon lycien et le nom des Troyens eux-mêmes, qu'il croit reconnaître dans celui des *Tloes*. Les Lyciens, qui, d'après une ancienne tradition, auraient quitté la Crète pour occuper la vallée du Xanthos, y prirent le nom de *Termiles*. Le plateau de la Lycie est appelé par Hérodote Μιλυάς, mot phénicien signifiant : *élévation*, *montagne*. Un Anglais, *Fellows*, a trouvé dans ces parages des inscriptions où l'on lit les noms des *Tramelæ* (Tromilæ?) et des *Troes*. On considère les premiers comme

(1) Movers, II, 427-435.

les anciens habitants de la ville de Xanthos; les seconds, comme habitants de *Tlos* (1).

B. Les Cadmonites.

Les Cadmonites de la Genèse nous font connaître pour la première fois ce nom de Cadmus, si fameux dans la haute antiquité de la Grèce. On peut traduire קדמנים les hommes de l'Est, car c'est de l'Est que sont venus les Bédouins du désert qui ont occupé la Palestine. Je préfère cependant y voir les *ancêtres*, les *anciens*. C'est là le nom que les Romains donnèrent aux Hellènes de l'Épire (Γραῖκοι, *Græci*), tandis que les Ioniens étaient proprement les Jeunes (Ιάϝονες, l. *juvenes*, scr. *Yavanas*). Le nom des Cadmonites ne reparaissant plus dans l'Ancien Testament, cette peuplade paraît avoir émigré à l'exemple des Gergésiens. Ceux-ci s'étaient portés tout à fait au nord, en se plaçant peut-être sous la protection des habitants de Byblos (Giblah) et de Bérytus. Les Cadmonites au contraire paraissent avoir entretenu des relations intimes avec Sidon, car c'est dans cette ancienne métropole et à Tyr que nous trouvons la légende du mariage de Cadmos et d'Europa (autrement Harmonia). A Tyr, on montrait le *torus* nuptial de Cadmos et la chambre non gardée de la virginale Harmonia. A Gabala, en Phénicie, et à Amathonte, en Chypre, on faisait voir le voile et le collier de la déesse, ses cadeaux de noces. Nous n'entendons parler de Cadmos ni à Bérytos et à Byblos, ni dans les villes de la Troade. Mais, d'après Nonnos, il

(1) Preller, *Mythologie*, II, 39, 262.

figure comme allié de Jupiter dans la lutte que le souverain des dieux engage contre Typhon en Cilicie. Sur les limites de la Phrygie et de la Carie, nous rencontrons une montagne et une rivière qui portent le nom de Cadmos. C'est en partant de la Carie que Cadmus paraît avoir colonisé les îles et les côtes de la Grèce, en amenant à sa suite les lettres, les cultes et la civilisation de la Phénicie. C'est à Thèbes que nous retrouvons les Cadmonites transformés en Καδμεῖωνες. C'est à Samothrace que le nom de Cadmus se présente mêlé à celui des dieux Cabires. Dans la Chalcidique Cadmus a exploité, dit-on, les mines du Pangaios; partout on marque de son nom la plus ancienne forme de l'alphabet grec (Καδμήϊα γράμματα). Europa et Harmonia ne sont que des noms différents d'Aphrodite, de l'ancienne Astarté des races sémitiques (1).

C. Les Kénisites.

Nous pouvons suivre les traces de la colonisation phénicienne depuis les rives du Strymon, à travers le continent, jusqu'à la mer Adriatique. Nous rencontrons d'abord un *Citium* situé près du mont *Citius*. Ces noms font supposer que la peuplade des Chittéens, qui, à l'arrivée des Israélites en Palestine, avait déjà émigré en grande partie, et était allée s'installer dans l'île de Chypre, avait lancé en même temps quelques-uns de ses enfants à la recherche d'un établissement plus lointain.

(1) Preller, II, p. 18. — Movers, II, p 85-92.

De *Citium* nous arrivons à *Edessa*, dont le nom est manifestement sémitique, puis à *Lychnidus*, sur le lac Ochrida, dont la fondation est attribuée à Cadmus par un poète byzantin (1), et enfin à *Buthœ* en Illyrie, où l'on montrait les pierres sacrées de Cadmus et d'Harmonia et un temple érigé en leur honneur (2).

M. Movers s'est efforcé de prouver que les Israélites ont pris part plus d'une fois aux voyages et aux colonisations des Phéniciens (3). Voici un fait cité par lui qui viendrait à l'appui de son assertion. Les Odomantes, tribu habitant les bords du Strymon, avaient, d'après Aristophane (4), l'usage de la circoncision. Les scoliastes font remarquer à l'occasion de ce passage que les Odomantes sont d'origine juive. On pourrait croire que leur observation n'est qu'une simple hypothèse fondée sur l'usage dont nous venons de parler, et l'on objectera peut-être que les Odomantes peuvent l'avoir emprunté à d'autres peuples de l'Orient, qui le pratiquaient également. Mais nous lisons ailleurs (5) que le fleuve Strymon s'est appelé jadis *Palæstinus*, du nom d'un fils de Neptune. Ce Palæstinus, en guerroyant avec les peuples voisins, aurait confié le commandement de son armée à son fils Haliacmon (nom d'un autre fleuve de la Macédoine). Ce dernier aurait été tué dans une bataille où il se serait imprudemment engagé. Palæstinus, poussé par le chagrin que cette perte lui aurait causé, se serait précipité dans la rivière *Konozus*, qui dès lors aurait reçu le nom

(1) Christodore, *Anthol. gr.*, VII, 693.

(2) *Scyl. Peripl.*, p. 9 : Καὶ Κάδμου καὶ Ἁρμονίας οἱ λίθοι εἰσὶν ἐνταῦθα καὶ ἱερόν.

(3) Movers, II, 16, 17.

(4) Acharn., v. 164.

(5) Pseudoplut, *De flur.*, p. 22 et suiv.

de Palæstinus, et qui s'appelle aujourd'hui Strymon. Cette tradition ne peut pas avoir été inventée gratuitement. Le nom de Palæstinus rappelle celui des *Plishtim* ou *Philistins*, le nom de *Konozos* celui des *Kinisites* de la Genèse. Or la tradition que nous rapportons ici ne paraît pas tout à fait isolée. Joan. Lydus (*De magistr.*, III, 46), en racontant que les habitants des pays dont nous parlons, et notamment les Épirotes, ont la réputation d'être avares et cupides, a soin d'ajouter qu'ils sont descendants des Syriens : οἱ δ' Ἠπειρῶται μάλιστα, Σύρων ὄντες ἄποικοι — ὅθεν καὶ Παλαιστίνη πρὸς τῶν ἀρχαίων καλεῖται. (Movers, II, p. 285.)

UN MOT SUR L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

Il est très-peu probable que les Argonautes aient pu accomplir au XII[e] siècle la longue traversée dont parlent des poètes plus récents. Eumélos le premier a fixé la Colchide comme terme du voyage. Mais il n'est que juste de dire que déjà Hésiode fait parvenir ces hardis aventuriers jusqu'aux Mariandynes, et même jusqu'au Phase; qu'il fait mention aussi d'un certain Kytoros ou Kytisoros, comme étant fils de Phrixos et de la fille du roi Eètès. Or il y avait deux villes de ce nom, qui sont citées comme étant colonies de Sinope, l'une dans la Paphlagonie et l'autre dans le pays des Tibarènes. Il paraît donc évident qu'Hésiode faisait longer aux Argonautes la rive droite du Pont-Euxin. N'oublions pas non plus qu'avant de franchir l'Hellespont, les Argonautes rencon-

trent et consultent *Phinée*, devin aveugle. Hésiode, Phérécyde, Asclépiade, Antimaque, en font un fils de Phénix ; Hellanikos et Apollodore en parlent comme étant fils d'Agénor et frère de Phénix et de Cadmus. Phinée est donc un des plus anciens représentants de la civilisation phénicienne et des efforts tentés par ce peuple pour coloniser les côtes de la Thrace, peut-être même de la Bithynie et du Pont (1). Phinée a-t-il quelque rapport avec *pinnah*, tour forte, puis, par métaphore, chef, prince? J'aime mieux songer à *Pinôn*, nom d'un prince iduméen, et à *Punôn*, nom d'une ville située dans l'Idumée entre Petra et Zoar. Elle était célèbre par ses mines; de là probablement son nom, que Gésénius explique : *air sombre, ténèbres.*

(1) Movers, II, p. 208.

FIN

LIVRES DE FONDS

ET EN NOMBRE

QUI SE TROUVENT

A LA LIBRAIRIE A. FRANCK

(ALB. L. HEROLD, Successeur)

67, *rue Richelieu.*

Alishan (D.-P.). Le Haygh, sa période et sa fête, 1860, in-8, br. 1 50

Bartholmèss (Chr.). Jordano Bruno. *Paris*, 1847, 2 vol. in-8, br. 15 »

Bataillard (P.). Nouvelles recherches sur l'apparition et la dispersion des Bohémiens en Europe. *Paris*, 1849, in-8, br. 1 50

Beneeh. Études sur les classiques latins appliquées au droit civil romain. 1re série : les satiriques, Horace, Perse, Martial, Juvénal. *Paris*, 1853, in-8, br. 4 »

Benloew (L.). Précis d'une théorie des rhythmes. Première partie : Rhythmes français et rhythmes latins. In-8, br. 3 50

— Précis d'une théorie des rhythmes. Deuxième partie. Les rhythmes grecs, et particulièrement des modifications de la quantité prosodique amenées par le rhythme musical. In-8, br. 4 »

— De quelques caractères du langage primitif. Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 30 octobre 1861. In-8, br. 1 50

Bernard (Th.). Étude sur les variations du polythéisme grec. *Paris*, 1853, in-8, br. 2 50

Bonstetten (Baron de). Romans et épopées chevaleresques de l'Allemagne au moyen âge. 1847, in-8, br. 7 50

Brunet de Presle (Wl.). Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile jusqu'à la réduction de cette île en province romaine. *Paris*, 1845, gr. in-8, carte, br. 15 »

Chassant (A.) et **Sauvage** (G.-E.). Histoire des évêques d'Evreux, avec des notes et des armoiries. *Evreux*, 1846, pet. in-8 carré, br.

Chavée (H.). Français et wallon. Parallèle linguistique. 1857, in-8, br. 3 »

Chevallet (A. de). Origine et formation de la langue française. Deuxième édition. 3 vol. in-8, br. Imprimerie impériale. 34 »

Diez (Fr.). Introduction à la Grammaire des langues romanes, traduite de l'allemand par Gaston Paris. In-8, br. 3 »

Duchalais (A.). Description des médailles gauloises faisant partie des collections de la Bibliothèque royale, accomp. de notes explicatives. *Paris*, 1846, in-8, br. 4 pl. 15 »

Dulaurier (Ed.). Recherches sur la chronologie arménienne, technique et historique. Ouvrage formant les prolégomènes de la collection intitulée Bibilothèque historique arménienne. Vol. I. Chronologie technique. 1859, in-4, br. 18 »

Ebn Haucal. Description de Palerme au milieu du xe siècle de l'ère vulgaire, traduite par M. Amari. 1845, in-8, br. 1 50

Évangiles (les) apocryphes, traduits et annotés d'après l'édition de J.-C. Thilo, par Gustave Brunet. Suivis d'une notice sur les principaux livres apocryphes de l'Ancien Testament. In-8, br. 3 50

Farhat (G.). Dictionnaire arabe. Revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur; par Rochaïd Dahdah. *Marseille*, 1849, gr. in-8, br. 70 »

Fauche (Hipp.). Bhartrihari et Tchaauara, ou la Pantchaçika du second, et les sentences érotiques, morales et ascétiques du premier, expliquées du sanscrit en français. *Paris*, 1852, in-12, br. 6 50

— Le Gita-Govinda et le Ritou-Sanhara, traduits du sanscrit en français, pour la première fois, avec deux hymnes du Rig-Veda. 1850, in-8, br. 6 50

Foucher de Careil (A.). Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz, précédée d'un Mémoire. 1854, in-8, br. 3 »

Gaussin (L.-J.-B.). Du dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises, et, en général, de la langue polynésienne. 1853, in-8, br. 4 »

Giguet (P.). Vocabulaire des racines grecques. *Paris*, 1847, in-8, cart. 3 »

Giraud (Ch.). Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge. *Paris*, 1846, 2 tom. in-8, br. 25 »

Giraud (M.). Mémoire sur l'ancien Tauroentum, recherches archéologiques, topographiques et historiques sur cette colonie phocéenne. *Toulon*, 1853, in-8, br. 5 pl. 5 »

Gobineau (A. de). La Chronique rimée de Jean Chouan et ses compagnons. *Paris*, 1846, in-12, br. 2 50

Grimm (Jacob). De l'origine du langage, trad. de l'allemand par F. de Wegmann, in-8, br. 2 »

Guessard (F.). Grammaires provençales de Hughes Faidit et de Raymond Vidal de Besaudun. XIII[e] siècle. Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. In-8, br. 5 »

—— Notes sur un manuscrit français de la Bibliothèque de Saint-Marc. *Paris*, 1857, in-8, de 24 pag., br. 1 »

Hatoulet (J.) et **Picot** (E.). Proverbes béarnais. Accompagnés d'un vocabulaire et de quelques proverbes dans les autres dialectes du midi de la France. In-8, papier vergé jaune, br. 6 »

Heinrich (G.-A.). Le Parcival de Wolfram d'Eschenbach et la légende du Saint-Graal. Étude sur la littérature du moyen âge. 1855, in-8, br. 4 50

Historia diplomatica Frederici Secundi, sive constitutiones, privilegia, mandata, instrumenta quæ supersunt istius imperatoris et filiorum ejus. —Accedunt epistolæ paparum et documenta varia. Collegit, cum præfatione et introductione instruxit, ad fidem chartarum et codicum recensuit, juxta seriem annorum disposuit et notis illustravit J.-L.-A. Huillard-Bréholles, auspiciis et sumpt. H. Alb. de Luynes. *Parisiis*, 1852-62, 12 vol. in-4, br. 175 »

Humboldt (G. de). De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées. Opuscule traduit par A. Tonnellé, suivi de l'analyse de l'opuscule sur la diversité dans la constitution des langues. In-8, br. 2 »

Lacabane (Léon). Observations sur la géographie et l'histoire du Quercy et du Limousin (à propos d'une brochure sur les divisions territoriales du Quercy). In-8, br. 2 »

Levasseur (E.). De pecuniis publicis, quomodo apud Romanos quarto post Christum sæculo ordinarentur. *Lutet. Par.*, 1854, in-8, br. 2 »

Lœwenstern (J.). Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis. 1847, in-4, br. 10 »